Illinois U Library

NUMÉRO 155

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

THÉATRE
MICHEL
Direction : PARISYS
PARISYS et JEAN HEBEY présentent

ROBERT MURZEAU
JACQUELINE JÉHANNEUF
ET
JACQUES ERWIN
DANS

Le Coin tranquille
3 Actes gais de MICHEL ANDRÉ
Mise en scène de CHRISTIAN-GÉRARD

FRANÇOISE SOULIÉ
CHRISTIANE MULLER
AVEC
RENÉ LACOURT
ET
RENÉ HAVARD

Décor de GISÈLE TANALIAS. Robes de VIRGINIE

Tous les Soirs à 21h (Sauf Lundi) Matinée Dimanches et Fêtes à 15h
38, Rue des MATHURINS TÉLÉPHONE : ANJ : 55-02

Ce supplément n'est servi que
par abonnement couplé avec
FRANCE-ILLUSTRATION
Le Monde Illustré
13, RUE SAINT-GEORGES
PARIS-9e

Danielle Lulu Dédé Jean

Jean Danielle Dédé Lulu

Danielle Jean

1 DANIELLE. — *Jean ! Vous ne pourriez p vous en mêler un peu, au lieu de rester s votre chaise... ?* (ACTE I.)

2 DÉDÉ. — *Donnez-moi tout ce que vous av sur vous...* (ACTE I.)

3 DANIELLE. — *Regarde, pour la première fo mes yeux... ce matin !... Ils ont changé ?* JEAN. — *Ce sont des yeux de femme heureus je crois...* (ACTE II.)

4 JEAN. — *Alors... vraiment... tu n'admettra pas que nous laissions Edouard dans l'ign rance ?* (ACTE II.)

5 EDOUARD. — *Tu dois être si douce à embrasse ma Cricri !...* (ACTE II.)

Danielle Jean

Lulu Edouard

LE COIN TRANQUILLE

Comédie en 3 actes

de MICHEL ANDRE

Cette pièce a été représentée pour la première fois à Paris, le 24 mars 1954 au Théâtre MICHEL, dans une mise en scène de CHRISTIAN-GERARD et un décor de GISÈLE TANALIAS.

★

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs. Copyright 1954 by Michel ANDRE.

Supplément au N° 411 de «France-Illustration-Le Monde Illustré».

PERSONNAGES

(par ordre d'entrée en scène)

Le Propriétaire ..... *René LACOURT*

Jean ..... *Robert MURZEAU*

Danielle ..... *Jacqueline JEHANNEUF*

Dédé ..... *René HAVARD*

Lulu ..... *Christiane MULLER*

Alice ..... *Françoise SOULIÉ*

Edouard ..... *Jacques ERWIN*

ACTE PREMIER

La salle commune du « Coin Tranquille », petite maison très simple, à la campagne, en bordure d'une forêt. Au fond, une porte qui s'ouvre sur un jardin. On voit une branche d'arbre sur un morceau de ciel. Côté cour, une porte qui donne sur la cuisine à l'arrière-plan ; une autre porte qui donne sur l'escalier conduisant à la cave. Au premier plan, côté jardin, une porte donnant sur la chambre à coucher. Une alcôve, dans laquelle il y a un lit-divan et qui peut se fermer par un rideau. Une table, des chaises, un buffet. Une suspension (lampe à pétrole).

Au lever du rideau, la scène est vide et plongée dans le noir. Il y a tout de suite un coup de tonnerre. On entend la pluie qui tombe. Il est dix heures du soir, c'est le début d'une nuit d'été. On entend frapper à la porte, trois fois. A la troisième fois, la voix de Jean crie : « Y a quelqu'un ? ». *Le Propriétaire entre, venant de sa chambre. Il a un bougeoir allumé dans une main, son fusil dans l'autre.*

LE PROPRIÉTAIRE, *sur un coup de tonnerre.* — Ah ! il me semblait bien qu'on toquait à la porte !... *(Il dépose son bougeoir. On frappe à nouveau.)* Oui, voilà !... *(Il ouvre, le fusil menaçant. Sur le seuil, se tiennent Jean et Danielle, abrités sous un lambeau de toile de tente ruisselant de pluie. Danielle a un petit baluchon à la main.)* Qu'est-ce que vous voulez tous les deux ?

JEAN, *timidement.* — L'hospitalité pour la nuit...

LE PROPRIETAIRE. — Comment ? J'entends mal.

DANIELLE, *d'une voix plus forte.* — L'hospitalité pour la nuit.

LE PROPRIÉTAIRE. — Parlez fort !

JEAN, *criant.* — Un toit pour nous abriter !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! Vous faites erreur, ici ce n'est pas une auberge. Passez votre chemin !

JEAN. — Attendez avant de nous fermer la porte au nez... Où peut-on trouver un hôtel dans le coin ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Trouver quoi ?

JEAN, *criant.* — Un hôtel !

LE PROPRIÉTAIRE. — Un hôtel ?

DANIELLE. — Oui !

LE PROPRIÉTAIRE. — Par ici ?

JEAN. — Oui !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! bon !... Eh bien, voyons... Ah ! il n'y en a pas !

DANIELLE, *à Jean.* — Délicieux pays ! Ah ! je me souviendrai de nos vacances !

JEAN, *à Danielle.* — Notre cas n'a pas été prévu, forcément... *(Au Propriétaire :)* Il n'y a pas un café ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Du café ?

JEAN. — Non, un café... Un café dans les environs...

LE PROPRIÉTAIRE. — Oh ! la maison la plus proche est à cinq kilomètres... c'est la maison de M. Ricardo, le dompteur. Un type formidable ! La nuit, il lâche ses lions dans son jardin !

DANIELLE. — C'est gai !

LE PROPRIÉTAIRE, *riant.* — Oui, oui !... Et il a mis sur la porte : « Attention ! Lions méchants ! ».

JEAN. — Monsieur, vous ne pouvez pas nous jeter aux fauves !

DANIELLE. — Avez-vous vu cette nuit d'orage ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Qui ça ?

DANIELLE. — Cette nuit d'orage ! Cette pluie !

LE PROPRIÉTAIRE. — Les vignes en avaient bien besoin !

JEAN. — Pas nous, je vous jure !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ça va encore être un été comme en 27.

JEAN. — C'est bien notre veine ! Il y en a un comme ça tous les vingt-cinq ans, il est pour nous...

LE PROPRIÉTAIRE. — Enfin !... Bon, qu'est-ce que vous voudriez, au juste ?

DANIELLE. — Que vous ayiez un peu pitié de nous !

JEAN. — Nous sommes dégouttants...

LE PROPRIÉTAIRE. — Comment ?

JEAN. — Nous sommes dégouttants de pluie...

LE PROPRIÉTAIRE. — J'entends bien !

JEAN. — Ça, c'est vous qui le dites...

LE PROPRIÉTAIRE. — ...mais ici, ce n'est pas une auberge !

JEAN, *à Danielle.* — Ah ! il m'ennuie avec son auberge !

LE PROPRIÉTAIRE. — Passez votre chemin !

JEAN. — Attendez !... Pardon ! *(Il redresse le fusil qui était braqué sur lui.)* Attendez, monsieur ! Nous pourrions peut-être vous payer ce que nous aurions payé à l'hôtel ! Voulez-vous de l'argent ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah !

JEAN, *à Danielle.* — Ça, il a entendu !

LE PROPRIÉTAIRE. — Voyons ! Laissez-moi réfléchir... Chut !... Eh ! que voulez-vous, j'aurai toujours trop bon cœur... Entrez ! Mais déchaussez-vous !

JEAN. — Nous déchausser ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Oui.

JEAN. — Mon Dieu ! Au point où nous en sommes, si ça peut lui faire plaisir...

DANIELLE, *qui se déchausse.* — Enfin !... Ouf !... Avec cet orage, je serais morte de peur, la nuit, dans cette forêt !

JEAN. — Même avec moi, ma petite Danielle ?

DANIELLE. — Oh oui !... Même ! Parce que, comme malin... Enfin, nous en reparlerons !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! Dame... Vous n'êtes pas dans un palace !

JEAN, *à Danielle.* — Il est parfait !

LE PROPRIÉTAIRE. — Dans un palace...

JEAN. — Il est malgré tout assez rare qu'on vous fasse déchausser à l'entrée.

LE PROPRIÉTAIRE. — Oui ! *(Il rit.)* Ah !... A la guerre comme à la guerre, comme on dit !

JEAN. — On le dit !... L'ennuyeux, c'est qu'on le dise quand on est en vacances !... Oh ! j'ai les pieds glacés. Je vais sûrement attraper mal à la gorge !

DANIELLE. — Mon pauvre Jean !

LE PROPRIÉTAIRE. — Et maintenant, causons !

JEAN. — Ma foi, si ça vous amuse...

LE PROPRIÉTAIRE. — Eh bien ! Payez-moi...

JEAN. — Ah ! pardon... « Causons », ça veut dire : «Payez-moi ! » C'est toujours intéressant à savoir ! Vous voulez la nuit d'avance ? C'est combien ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Combien ?... Euh !... Dans la région et à cette époque-ci de l'année, c'est cinq mille francs !

JEAN. — Cinq mille francs. Bon !

Le Propriétaire allume la suspension.

DANIELLE. — Comment, bon ? Il se moque du monde !

JEAN. — Oh ! ne discutons pas, le moment est mal choisi.

DANIELLE. — Mais si, discutons, au contraire.

JEAN. — Danielle !

DANIELLE. — Pour le principe !

LE PROPRIÉTAIRE. — Pendant que vous cherchez mes cinq mille francs, racontez-moi donc ce qui vous est arrivé !

DANIELLE. — Oh non ! ne revenons pas sur cette lamentable épopée...

JEAN. — Ça va peut-être l'attendrir, il nous fera un prix !... Ce qui nous est arrivé, c'est tout bête...

DANIELLE. — Oh oui !

JEAN. — Nous sommes en vacances et nous campons dans la région...

LE PROPRIÉTAIRE. — Vous campez ?

JEAN. — Oui ! Nous passons nos vacances sous la tente...

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah oui ! c'est ça... Mais vous ne pouvez donc pas avoir une maison, comme tout le monde ?

JEAN. — Eh bien !... n'est-ce pas... le camping permet des joies saines et...

DANIELLE. — Non, non, Jean ! On ne va pas lui faire une conférence sur les joies du camping... Il nous a vu entrer tout à l'heure ! On le convaincrait difficilement !...

JEAN. — C'est juste, oui !... *(Au Propriétaire :)* Ne cherchez pas pourquoi nous campons. C'est une passion !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah ! Ces Parisiens !... Alors ?

JEAN. — Nous étions avec deux autres personnes et nous cueillions des fleurs...

LE PROPRIÉTAIRE. — Pourquoi ?

DANIELLE. — Oh ! ce qu'il m'énerve !

JEAN. — C'est un tic ! Un tic nerveux de Parisiens. Quand on voit des fleurs dans un bois, on les cueille...

DANIELLE. — Après, on ne sait pas où les mettre !

JEAN. — Hé oui !... Nous deux, quand on a eu dans les bras un gros bouquet, on s'est aperçu qu'on avait perdu les autres...

DANIELLE. — On a fait : « Hou ! Hou ! »

LE PROPRIÉTAIRE. — Oh ! mais j'écoute, madame !

JEAN. — Impossible de les retrouver ! On a tourné... tourné... On a tellement tourné qu'on s'est perdus...

LE PROPRIÉTAIRE. — C'est une grande forêt !

JEAN. — Ah ! ça, oui... Une belle grande forêt ! Des arbres... presque trop d'arbres, pour une forêt !... La nuit est venue sans que nous nous en doutions. Et j'ai juste eu le temps de monter notre tente, tant bien que mal.

DANIELLE. — Mais dans un emplacement rêvé !

JEAN. — Oui, ça a été mon expression, ma petite Danielle... Oh ! je reconnais que j'ai dit ça !... Dans le noir, n'est-ce pas, je ne pouvais pas me rendre compte que nous couchions dans un lit... le lit d'un torrent. Un torrent tari.

LE PROPRIÉTAIRE. — Un torrent tari ?

JEAN. — Un torrent tari par la sécheresse.

DANIELLE. — Nous étions à peine couchés qu'il s'est mis à tomber des trombes d'eau...

JEAN. — Et là, j'ai vite compris qu'il se passait quelque chose d'anormal. Nous bougions doucement sur nos matelas pneumatiques...

DANIELLE. — Puis, d'un seul coup, rran ! Nous avons été emportés... Nous quittions l'emplacement idéal...

JEAN. — Nous avons été roulés, noyés, asphyxiés... Je ne sais pas encore comment nous en sommes sortis.

DANIELLE. — Ce qu'il y a de sûr, c'est que nous sommes ici, sains et saufs.

JEAN. — Mais nos affaires ont filé dans le torrent... Voilà tout ce que nous avons pu sauver. *(Il montre le baluchon.)* Nous chercherons le reste demain matin...

LE PROPRIÉTAIRE. — C'est ça ! Je vais vous laisser dormir.

JEAN. — Vous avez entendu le récit de nos malheurs...

LE PROPRIÉTAIRE. — J'ai entendu, vous pensez. Et je ne regrette plus de vous offrir l'hospitalité messieurs-dames.

JEAN. — Ah ! Danielle : nous offrir !

LE PROPRIÉTAIRE. — C'est cinq mille francs!

JEAN. — Raté !

DANIELLE. — Est-ce que ça comprend les taxes, au moins ?

JEAN. — Danielle, voyons, pas de mesquinerie !

DANIELLE. — Et le service ?

JEAN. — Ne soyons pas ridicules !... *(Donnant les cinq mille francs:)* Tenez, monsieur, voilà!

DANIELLE. — Ah ! ça me fait mal !... Demander cinq mille francs à des sinistrés ! Où est-elle, la belle hospitalité des temps anciens ?

JEAN. — On cherchera ça aussi demain. A tête reposée...

LE POPRIÉTAIRE. — Vous n'avez pas soif ?

JEAN. — Non, merci, nous venons de boire...

LE PROPRIÉTAIRE. — D'ailleurs, je n'ai que de l'eau... Vous avez là un bon lit. Et vous avez de

la chance, j'ai changé les draps hier. C'est le lit de Mélanie, ma femme... qui est partie, il y a quinze ans, avec le garde-champêtre. Une folie de jeunesse... Mais elle reviendra... quand elle aura compris !... Je l'attends, son lit est toujours prêt. Je le fais deux fois par an, pour sa fête et pour son anniversaire. Vous allez pouvoir en profiter... Demain matin, je vous montrerai la pompe, pour la toilette... Voilà ! Et sur ce, bonne nuit ! Je m'enferme à côté. Si vous aviez besoin de quelque chose, frappez à la porte. Frappez fort... Je ne sais pas si vous avez remarqué, je suis un peu dur d'oreille.

JEAN. — Vraiment ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Hé ! C'est l'âge !

JEAN. — Eh oui !...

LE PROPRIÉTAIRE. — Quel âge me donnez-vous ?

JEAN. — Ah non ! je ne veux plus rien vous donner.

LE PROPRIÉTAIRE. — Plus que ça, jeune homme !... Je vais sur mes soixante-quinze ans, pensez donc. Et toujours solide. Vieux soldat, moi ! J'ai fait la guerre.

DANIELLE. — De soixante-dix !

LE PROPRIÉTAIRE. — Oui, oui, la Grande guerre !

JEAN. — Ça y est, il va nous raconter ses campagnes ! Bonsoir, mon brave !

LE PROPRIÉTAIRE. — Le Chemin des Dames... Verdun...

JEAN. — Eh oui !... Allez, bonsoir !

LE PROPRIÉTAIRE. — Je vous raconterai ça demain matin !

JEAN. — C'est ça ! Rendez-vous sous la pompe ! Bonsoir !

LE PROPRIÉTAIRE. — Bonsoir !... Ah ! j'allais oublier mon fusil !

JEAN. — Quoi ?

DANIELLE. — C'est imprudent, vous pourriez avoir d'autres clients !

JEAN. — D'autres victimes !

LE PROPRIÉTAIRE. — Vieux chasseur, moi, vous savez ! Bon pied, bon œil. Je tue encore mon lapin à quinze mètres, comme un jeune ! Pan ! Pan !

JEAN. — Ça y est ! Les histoires de chasse, maintenant. Bonsoir, mon vieux ! Fatigués ! Dodo !

LE PROPRIÉTAIRE. — Ah !... La jeunesse a besoin de sommeil. Compris ! Vieux soldat ! Extinction des feux !

Il sort en claironnant la sonnerie de l'extinction des feux.

DANIELLE. — Et voilà !... Il est tout content de nous avoir escroqué cinq mille francs... *(Criant :)* ce vieux grigou !

JEAN, *riant.* — Oh ! quelle aventure...

DANIELLE, *après un temps et lentement.* — Nous verrons simplement si mon mari en rira autant que vous, mon cher Jean !

JEAN. — Edouard ?... Il sera le premier à en rire !

DANIELLE. — Peut-être...

JEAN. — Vous m'effrayez ! Qu'est-ce qu'il pourrait dire, Edouard ?

DANIELLE. — Je ne sais pas... Que nous l'avons perdu, par exemple...

JEAN. — Ah ça ! ce serait un peu fort ! Nous l'avons perdu ! Nous l'avons et il nous a perdus. On s'est tous perdus. Et je ne vois pas pourquoi...

DANIELLE. — Bon, bon ! Vous êtes optimiste, tant mieux ! Vous croyez que mon mari va bien rire de l'aventure, c'est parfait ! Mais moi, je vous dis que lorsqu'il va savoir que nous avons couché sous le même toit tous les deux, il rira jaune... S'il rit !

JEAN. — Comment ! Vous-même, tout à l'heure encore, vous me disiez : « Ah ! ce qu'il va rire ! »...

DANIELLE. — Avant le déluge, oui ! Quand nous étions sous la tente !

JEAN. — Eh bien ! nous étions couchés sous le même toit...

DANIELLE. — Oh ! pas du tout ! Ce n'était pas du tout la même chose !

JEAN. — Je ne saisis pas la nuance...

DANIELLE. — Pour Edouard, elle sera considérable, cette nuance... S'abriter sous la même toile de tente, sous l'orage, toute une nuit, c'était un exploit sportif... Notre lutte contre la mauvaise fortune, c'était un drame. Edouard nous aurait félicités. Tandis que maintenant... vous allez coucher dans la même chambre que sa femme. La mauvaise fortune prend des airs de bonne fortune !... Et vous pensez qu'il va en rire... Moi, je veux bien !

JEAN. — Comment ! Nous sommes victimes de la fatalité... Un malheureux concours de circonstances...

DANIELLE. — Oh ! pas de grands mots, Jean, voulez-vous ?

JEAN. — Je suis littéralement consterné, moi !

DANIELLE. — Vous pouvez ! Car tout ça arrive bien par votre faute !

JEAN. — Naturellement !

DANIELLE. — Sans l'installation de votre tente dans un endroit ridicule...

JEAN. — Mais ne répétez pas toujours ça, c'est agaçant à la fin. Si vous croyez que je ne suis pas le premier puni ! Mes vacances gâchées... mon matériel qui vogue vers la mer... mon angine...

DANIELLE. — Votre angine ?

JEAN, *véhément.* — Celle que je vais attraper, j'ai toujours les pieds glacés... Et Edouard, par là-dessus, viendrait m'eng... ! Eh bien ! pour une fois, il trouvera à qui parler, Edouard. D'autant plus que...

DANIELLE. — Quoi ?

JEAN, *dont le ton monte.* — Ah ! parce que vous croyez qu'Edouard, lui, en ce moment, il est en pleine forêt, assis sous un chêne, comme saint Louis ? Il est couché, oui ! et il a, à ses côtés, Alice, ma petite amie !...

DANIELLE. — Vous êtes jaloux ?

JEAN. — Moi ? Pas du tout ! Alice est une brave fille... une petite amie rêvée pour de telles vacances. Elle a deux défauts : elle est un peu idiote et elle se donne à qui le lui demande. A part ça, elle est charmante !

DANIELLE. — Si vous n'êtes pas jaloux...

JEAN. — Pas du tout ! Mais pour Edouard, demain, je serai un Othello ! Pour qu'il me fiche bien la paix, je lui ferai une scène à tout

casser. Je serai le tigre que je ne suis pas, heureusement...

DANIELLE. — Heureusement ?

JEAN. — Eh oui !... Je connais Alice, mais je connais aussi votre Edouard... Toujours congestionné, très obsédé... Très porté sur la chose... Ah ! il en parle tout le temps... la bagatelle, ça fait le fond de sa conversation !

DANIELLE. — Vous n'allez pas m'apprendre...

JEAN. — Non !... Mais vous croyez qu'avec une telle nature... et avec une Alice à ses côtés... Allons, allons ! nous sommes cocus, ma chère Danielle ! A cette heure-ci, nous le sommes !

DANIELLE, *avec un pauvre sourire.* — Eh là !... attendez, ce n'est pas si sûr, quand même...

JEAN, *au sommet du crescendo.* — Ah !... Avec Alice, il y a ça de bon, c'est que je peux être tranquille ! C'est fait ! Et ne me parlez pas d'orage ou d'exploit sportif. Je vous réponds : Edouard, je vous réponds : Alice. Et je vous dis : nous sommes cocus... Remarquez que je ne vais pas en mourir de chagrin. Simplement, j'exige de M. Edouard qu'il rie de notre nuit compliquée... Je l'exige ! Ce sera ma seule petite satisfaction... Alors, j'y tiens quand même !

DANIELLE, *après un temps et tristement.* — Je vous comprends...

JEAN. — Oh ! je suis désolé, Dani. A vous, ça vous fait de la peine, évidemment... Mais si, je le vois bien, là ! Vous faites une pauvre petite figure !

DANIELLE. — Mon Dieu, une figure résignée, surtout. Depuis deux ans que je suis mariée avec Edouard, vous pensez, j'ai l'habitude...

JEAN. — Tu parles !... Oh ! pardon, ça m'a échappé !

DANIELLE. — Je sais qu'avec Edouard, ces aventures-là n'ont pas d'importance. Des femmes faciles, une occasion, bonjour, au revoir... Je ne vous dis pas que ça m'amuse, mais je n'en fais plus un drame !

JEAN. — Ah ! que j'aime votre sourire courageux...

DANIELLE. — Oui, c'est ça ! Parlons d'autre chose. Dites-moi des mots gentils, en bon copain ! Ce sera notre manière à nous de tromper un peu Edouard !...

JEAN. — Si peu !... Il a de la chance, Edouard... Il peut avoir confiance en vous, lui !

DANIELLE. — Oui. Ah ! je suis une curieuse fille, je le sais. Je ne veux pas tromper mon mari. Je n'en ai nulle envie. Ni pour me venger, ni pour être consolée. C'est bien mon droit, tout de même ?

JEAN. — Parfaitement !

DANIELLE. — Vous m'approuvez ?

JEAN. — Tout à fait !

DANIELLE. — Merci ! Vous êtes un copain délicieux !

JEAN. — Oh !

DANIELLE. — Si, si !... Edouard a confiance en vous aussi, vous savez !

JEAN. — Je le sais bien ! Et c'est peut-être pour ça que... Oh mais ! j'y pense...

DANIELLE. — Hein ?

JEAN. — Tout s'éclaire tout à coup... Mais oui !... Alice et Edouard nous ont semés, ce soir... Tout bonnement semés... Ils avaient dû combiner ça ! Edouard avait tout à y gagner... Il connaît sa petite Danielle et il me connaît : un garçon timide, réservé, plutôt peureux et un peu lunaire... Il sait qu'avec vous, Danielle, j'ai le dévouement d'un bon chien fidèle. Aucun risque, autant dire ! Le copain de tout repos, quoi ! Et alors... Voilà ! Mais voilà ! Nous venons de trouver. On ne s'est pas perdus par hasard. Ils nous ont semés.

DANIELLE. — Mais ce qui m'arrive là est beaucoup plus grave, alors !

JEAN. — Ah ?

DANIELLE. — Mais oui... De la part d'Edouard, il y a eu préméditation !

JEAN, *légèrement.* — C'est vrai !

DANIELLE. — Et tout ça par votre faute !

JEAN. — Comment ?

DANIELLE. — Dame ! S'il n'avait pas eu confiance, il ne m'aurait pas laissée seule avec vous. Et, par conséquent, il ne serait pas en train de me tromper avec Alice.

JEAN. — Et allez donc !

DANIELLE. — Alors, je vous dis : c'est votre faute !

JEAN. — Ah ! vraiment, c'est à vous dégoûter d'être un bon copain...

DANIELLE. — Voulez-vous le fond de ma pensée, Jean ? Les bons copains comme vous qui n'inspirent aucune crainte à un mari et laissent traîner partout de charmantes petites amies provocantes, c'est une véritable catastrophe, vous entendez, Jean !... Un désastre !...

JEAN. — Je proteste...

DANIELLE. — Et moi, je vous remercie. Grâce à vous, mes vacances vont être gâchées... Merci mon petit Jean !

JEAN. — Et voilà... Le bouc émissaire, c'est moi !

DANIELLE. — Oh ! le bouc !

JEAN. — Ah ! bien sûr, je ne saute pas sur les filles, à la manière d'un Edouard, moi !... Je n'ai pas sa nature fougueuse. L'amour, pour moi, c'est quelque chose de beaucoup plus compliqué...

DANIELLE, *moqueuse.* — Vous êtes un cérébral, quoi !

JEAN. — Je suis ce que je suis ! Je n'y peux rien !

DANIELLE. — Ça amuse beaucoup Edouard en tout cas.

JEAN. — Oh ! lui, naturellement, il ne peut pas comprendre... Remarquez bien que je ne prétends pas lui être supérieur, en ce moment Danielle. Non, je suis différent. J'aime les choses mutuellement et longuement désirées. Surtout avec les femmes qui me plaisent. Et j'ai toujours attendu qu'elles me fassent le petit signe pour oser...

DANIELLE, *amusée.* — Le petit signe ?

JEAN. — Oui !

DANIELLE. — Quel petit signe ?

JEAN. — Oh ! rien de précis, ça dépend...

DANIELLE. — Alice vous a fait un petit signe

JEAN. — Alice ? Un vrai signal ! Elle était transformée en sémaphore !

DANIELLE. — Alors, vous ne l'avez pas longuement désirée, elle ?

JEAN. — Non ! C'est une lacune... Ça arrive !

DANIELLE. — Et alors ? Racontez-moi. Quand une femme vous fait le petit signe ?...

JEAN. — Je bondis !

DANIELLE. — Vous, Jean ! vous bondissez ?

JEAN. — Oui... Je bondis !

DANIELLE. — Chère panthère ! Et si je vous faisais le petit signe ?

JEAN. — Vous, Danielle ?

DANIELLE. — Oui, moi !... *(Et comme Jean, effaré, ne répond pas :)* Ah ! pardon, c'est vrai : suis-je votre type de femme, au moins... Est-ce que je vous plais ?

JEAN. — Vous, Danielle ?

DANIELLE. — Quoi ? Je ne vous plais pas, c'est ça ?

JEAN, *interloqué*. — Vous êtes un copain, vous, Danielle !

DANIELLE. — Un copain ! Vous n'avez que ce mot-là à la bouche ! Non, dites franchement que je ne vous plais pas...

JEAN, *qui tombe des nues*. — Mais qu'est-ce que c'est que cette conversation, subitement ? Jamais nous... Je n'ai même jamais pensé à...

DANIELLE. — Et si je vous faisais le petit signe, vous y penseriez ?

JEAN. — Le petit signe ?... Le... Vous plaisantez, Danielle, en ce moment ?

DANIELLE. — Non. Je vous pose la question très sérieusement.

JEAN. — Non, quoi, sans blague ! Ce n'est pas possible ?

DANIELLE. — C'est très sérieux !

JEAN. — Ah non ! Danielle ! Pas vous ! Vous êtes une sœur pour moi, ce serait effrayant... *(Riant soudain :)* Ah ! je suis bête, je marche, moi !...

DANIELLE. — Marchez ! Je vous pose une question...

JEAN. — Ah ! ça, alors... Si je m'attendais... Danielle ! Vous ! La femme d'Edouard !... Oh non ! je ne pourrais jamais faire ça à un vieil ami comme lui !

DANIELLE. — C'est charmant pour moi !

JEAN. — Pour vous ? Oh ! je ne pensais pas à vous...

DANIELLE. — De mieux en mieux !

JEAN. — Non, je veux dire... Ce n'est pas possible, Danielle ? Pour quelle raison, tout à coup ?

DANIELLE. — Disons que c'est pour me venger !

JEAN. — Ce serait parce que... ce soir... Eh bien ! non !... Non, je ne vous crois pas... Vous venger ! Non ! Pas vous !... D'ailleurs, ce brusque changement... presque maladroit... je trouve ça suspect. Je flaire le piège...

DANIELLE. — Comme vous connaissez mal les femmes, mon petit Jean !

JEAN. — Non, justement !

DANIELLE. — Disons que vous me connaissez mal, alors !

JEAN. — Ah ?

DANIELLE. — Asseyez-vous près de moi...

JEAN. — Eh bien ! non !... Je résiste !... La mort dans l'âme, je résiste ! Je le regrette, mais j'ai ma volonté...

DANIELLE. — Venez ici !... Là !... Et regardez-moi bien dans les yeux... L'occasion est inespérée, vous savez, Jean !... Nous avons devant nous une nuit que nous ne retrouverons jamais..

JEAN. — Je le sais bien... Mais je résiste !

DANIELLE. — Regardez... Ecoutez... Nous sommes seuls, tous les deux... Il y a juste un vieux bonhomme sourd, à côté, qui ne nous gênera guère. Vous voyez ce lit... Vous sentez cette nuit chaude et très énervante ?

JEAN, *affolé*. — Taisez-vous, Danielle... Vous êtes d'une imprudence !...

DANIELLE. — La nuit... le silence... la maison... et moi, on vous fait le petit signe... Vous le voyez ?

JEAN. — Ah ! ça y est ! Oui !

DANIELLE, *aguichante*. — Alors, bondissez !

JEAN, *se levant d'un bond*. — Danielle, c'est de la folie... Vous me mettez dans une situation énervante !

DANIELLE, *moqueuse*. — Vraiment ?

JEAN. — Ah ! tant pis !... Ecoutez-moi, maintenant ! Il faut que je vous dise... Eh bien ! oui, j'ai envie de vous et envie de vous depuis très longtemps. Ça ne vous surprend pas, c'est classique, hein ? Les bons copains... ils finissent toujours par... Oui, j'ai envie de vous, puisque vous voulez le savoir... Et cette vie de camping exaspère ce désir... Vous voir évoluer à peine vêtue, dans le soleil... respirer votre parfum... vous imaginer la nuit à côté de moi !... Danielle !

DANIELLE. — Doucement !

JEAN. — Dani... ma chérie !

DANIELLE. — Eh ! là, Jean, doucement !

JEAN. — Je pense à vous terriblement !

DANIELLE. — Arrêtez !

JEAN. — Je pense à ton corps !

DANIELLE, *dans un cri, comme si elle voyait son mari, derrière Jean*. — Edouard !

JEAN, *dans un bond en arrière*. — Où ça ?

DANIELLE. — Nulle part ! C'était pour vous stopper un peu dans votre élan.

JEAN. — Quoi ?

DANIELLE. — Pouce !... Ah ! aucun doute, Jean, vous bondissez !... Non, allons, c'est tout maintenant ! J'ai dit « Pouce » !

JEAN, *abasourdi*. — C'était un jeu ?

DANIELLE, *souriante*. — Oui... Bien sûr ! C'était un jeu.

JEAN. — Mais... pourquoi ?

DANIELLE, *souriante*. — Ça m'amusait de voir comment vous alliez réagir, vous, le bon copain timide...

JEAN, *blessé*. — Ça vous amusait ?

DANIELLE, *riant*. — Oui... Mais j'avoue que je ne croyais pas que ça démarrerait si vite... Vous vous emballez... J'ai vu le moment où je ne pourrais plus freiner... Ça m'a fait peur... C'était amusant !

JEAN. — Danielle !... Mais vous êtes d'une inconscience... Vous rendez-vous compte de la gravité de ce que vous venez de me faire ?

DANIELLE. — Et vous ?... Vous qui me traitez comme la femme d'une aventure, la femme d'une nuit... Ce n'est pas grave, ça ?... C'est une gifle, oui !

JEAN. — Oh !

DANIELLE. — Parfaitement !... Je pourrais me fâcher, mon petit ami...

JEAN. — Non ! Parce que, moi, je suis sincère !

DANIELLE. — Et sincèrement vous avez cru que j'allais me donner à vous, comme ça, tout de suite...

JEAN. — Je me disais... étant donné les circonstances exceptionnelles...

DANIELLE. — Oh ! vous êtes d'une muflerie, mon cher !...

JEAN. — Ah ! c'est superbe, ça... C'est vous qui êtes furieuse ! Vous me poussez, vous me poussez... Je résiste, parce que je me méfie terriblement... Comme je n'ai pas votre admirable sang-froid, je finis pas perdre tout contrôle... Je bondis et... Halte ! J'apprends que c'était une blague, une agréable plaisanterie... Il faut rire, paraît-il !... Eh bien ! je regrette, mais c'est au-dessus de mes forces... Vous m'avez fait du mal, Danielle, je vous le dis... Vous m'avez fait beaucoup de mal...

DANIELLE, *décontenancée.* — Oh ! là... Mon Dieu... si on ne peut plus vous taquiner...

JEAN. — Me taquiner !... Non, Danielle, je vous en supplie, taisez-vous ! Vous ne savez pas à quel point, c'est grave pour moi...

DANIELLE. — C'est sérieux, Jean ?... Oh ! je suis désolée... Je vous demande pardon...

JEAN, *sincère.* — Vous pouvez !

DANIELLE, *après un petit temps.* — Vous êtes fantastiques, vous, les hommes...

JEAN. — Ah ! non... non... Pas de réquisitoire ! Nous n'allons jamais en sortir. Vous allez me parler « des hommes », je vais vous répondre en parlant « des femmes », et nous serons à côté de la question. La question, pour moi...

DANIELLE, *moqueuse.* — ...pour vous qui êtes un être d'exception !

JEAN, *après un petit temps.* — C'est décourageant... J'y renonce. Je préfère rester incompris. Et pourtant, j'en aurais à vous dire... mais... Non, tirons un trait sur ce qui vient de se passer et parlons d'autre chose. Préférez-vous coucher au bord ou au fond ?

DANIELLE. — Comment ? Vous ne songez pas à dormir...

JEAN. — Dormir est ce qu'il me reste de mieux à faire.

DANIELLE. — A côté de moi ?

JEAN. — Ne croyez pas que ça m'enchante, mais je me ferai une raison.

DANIELLE. — Jean !... Soyez sérieux !

JEAN. — Je reste toujours sérieux, moi, madame ! C'est ma destinée... J'ajoute qu'en dormant je bouge très peu et que je ne ronfle pas.

DANIELLE. — Il s'agit bien de ça ! Jamais, vous entendez, jamais je ne me coucherai dans le même lit que vous... Après l'aveu que vous venez de me faire !

JEAN. — Où voulez-vous que je dorme ? Je ne vais pas demander au propriétaire de partager sa couche ! Voulez-vous que j'attende que vous soyez endormie ?

DANIELLE. — Encore moins ! Vous attendriez longtemps, d'ailleurs... Non, non, vous allez dormir sagement, sur une chaise.

JEAN, *qui ne s'attendait pas à celle-là.* — Sur une chaise ?

DANIELLE, *très naturelle.* — Oui, mon petit Jean !... Vous pouvez bien me faire ce léger sacrifice ?

JEAN. — Ben voyons ! Vous avez été si gentille avec moi, tout le long de cette soirée... Ce serait bien la moindre des choses, n'est-ce pas ?... Oh !... vous avez vu ces chaises ?... Ah non ! c'est révoltant ! Je refuse !...

DANIELLE, *pincée et très décidée.* — Très bien. Alors, c'est moi qui vais y dormir...

JEAN. — Vous, Danielle ?... Non ! ça, je ne permettrai jamais ça !

DANIELLE. — Mais si ! Vautrez-vous sur le lit, allez...

JEAN. — Jamais !... Donnez-moi cette chaise ! *(Ils se la disputent.)* Voulez-vous me donner cette chaise !... Danielle, c'est un ordre... Dani, je vous en prie...

DANIELLE. — A la bonne heure ! Vous êtes toujours un galant homme !

JEAN. — J'attendais l'adjectif !... *(Il jette un coup d'œil vers la chaise, puis :)* ...Dani, c'est idiot !... Si vous avez peur que je profite de la situation pour...

DANIELLE. — Oui, j'en ai peur... A qui la faute ?

JEAN. — A moi, naturellement !... Alors, je vous fais peur ?

DANIELLE. — Oui... Maintenant, oui !

JEAN. — Oh ! ça, c'est bête... Oh !... Oh ! que c'est idiot !... Dani, je vous jure que je dormirai bien gentiment à côté de vous.

DANIELLE. — Jamais !

JEAN. — C'est votre dernier mot ?

DANIELLE. — Oui !... Et ne faites pas cette tête-là, mon petit Jean...

JEAN, *furieux.* — Ah ! je fais la tête que je peux, chère madame !

DANIELLE. — A votre amie Danielle ?

JEAN, *bougon.* — Mon amie Danielle... Ah Bon sang ! *(Il se promène en traînant sa chaise.)* Ah ! là là !...

DANIELLE. — Vous êtes en colère ?

JEAN. — Oh oui !

DANIELLE. — Contre moi, Jean ?

JEAN. — Non... Contre moi, parce que je sens que je vais vous obéir et que je m'en veux... Dieu, que je m'en veux !... Je devrais oser et vous forcer à...

DANIELLE. — Ne faites pas ça, j'appelle !

JEAN. — Vos cris se perdraient dans la forêt et dans l'oreille d'un sourd...

DANIELLE, *se mettant « en garde ».* — Je lutterais !... Je suis forte, vous savez !

JEAN. — Allons, allons, ne vous énervez pas Dani. Il n'est nullement question de nous battre !... Je vous ai dit que je ne peux prendre une femme dans mes bras que si elle y consent... bien mieux !... que si elle me le demande !

DANIELLE. — Le petit signe !

JEAN. — Voilà !... C'est une garantie pour vous, ça, je crois ?

DANIELLE. — Bon, alors, couchez-vous ! *(Et comme il se dirige vers le lit :)* Pas là *(Montrant la chaise :)* Là !

JEAN. — Ah ! c'est malin ! J'aurais dû m

méfier de ces vacances avec vous... J'aurais dû m'en méfier... Vous avez de la veine... Je me dégoûte, tenez !

DANIELLE. — Qu'est-ce que vous grommelez ? Vous êtes de mauvaise humeur ?

JEAN. — Bah ! une bonne nuit sur cette chaise et il n'y paraîtra plus !...

DANIELLE. — C'est ça, plaisantez, c'est mieux !... Et faites-moi un beau sourire.

JEAN. — Vous avez un chic pour vous moquer du monde, vous !

DANIELLE. — Allons ! Un sourire ?... Non ?... Pas de sourire, bon !... Alors, dodo ! Coucouche panier !...

JEAN. — Coucouche chaichaise !

DANIELLE, *assise au bord du lit.* — Oh ! il est merveilleux, ce lit !... Et il sent bon la lavande, j'adore ça !... *(Jean ricane.)* Oh ! pardon... *(Elle rit.)* Pauvre Jean ! Venez, que je vous fasse une bise, quand même...

JEAN. — Non !

DANIELLE. — Comment, non ?

JEAN. — Non, vous ne m'embrasserez pas !

DANIELLE. — Ce sera ma punition, na !

JEAN. — Oh ! vous, ça ne vous fait rien, je le sais bien... Mais à moi, ça me ferait trop !... Et puis, d'abord, je ne vous parle plus !

DANIELLE, *s'allongeant sur le lit.* — Bon... Alors, éteignez la lumière !

JEAN. — Ah ! permettez... je fais mon lit... Voyons !... Euh ?... *(Très digne, il s'assied sur une chaise, les bras croisés sur la poitrine.)* Non ! ça ne va pas... *(Il se relève. Un temps.)* Ah ! sur deux chaises ! *(Il met deux chaises l'une en face de l'autre, s'allonge, cherche diverses positions et finit par s'écrouler. On voit, à sa bouche, qu'il dit un « M... ! » muet, tandis qu'il est assis par terre. Et, comme Danielle s'amuse...)* Oh ! je vous en prie, ça n'a rien de drôle ! *(En se relevant :)* Vous n'êtes pas au cirque ! *(Il se couche à plat ventre sur les deux chaises, et comme il est horriblement mal à son aise, la figure appuyée sur un dossier, les pieds pris dans un autre, il se relève en disant :)* Hé ! non... c'est décourageant ! *(Il s'est assis sur une chaise et il réfléchit.)* Appuyé sur le dossier, je vais être horriblement mal...

DANIELLE. — Vous pourriez peut-être...

JEAN. — Oh ! silence, vous !... *(A lui-même:)* Je crois... Oui... Ecroulé sur la table... *(Il essaye la position.)* la tête entre les bras, comme ça, c'est encore là que je serai le mieux... *(Amer :)* Le mieux !... *(Il ricane.)* Ah !... Et quand je pense que j'ai donné cinq mille francs au vieux pour la nuit ! Ça met sa chaise à deux mille cinq cents francs !... Enfin... Tout est ma faute, comme dit l'autre...

DANIELLE. — Lumière !

JEAN. — Bon, ça y est, j'éteins... *(Il est remonté.)* Bonsoir, madame, j'éteins... Attendez ! *(Il prête l'oreille.)* On marche dans le jardin... *(Danielle s'est assise sur le lit.)* Oui, oui... on marche.

DANIELLE. — C'est Edouard !

JEAN. — Edouard et Alice ! Heureusement qu'il nous reste encore quelques chaises. *(On frappe à la porte.)* Ce sont eux ! *(Il ouvre la porte, en disant :)* Entre, Edouard !

Un homme, très jeune, paraît dans l'encadrement de la porte. Il matraque Jean sèchement, sans dire un mot. Puis, il le rattrape sous les bras et l'assied sur une chaise, près de la porte.

DÉDÉ. — Là !... En douceur !... *(Il se tourne vers Danielle qui est restée pétrifiée et il sort un revolver de sa poche. Sentant qu'elle va crier, il lui jette à voix basse :)* Pas un mot, la môme ! ça ferait du vilain !... compris ? *(Danielle fait « oui » de la tête.)* Sage ? *(Nouveau « oui ».)* Ça marche !... Bon, voyons un peu... Personne d'autre dans la baraque ? Au poil ! Par là, qu'est-ce que c'est ? La cuisine. Parfait !... Et là ? *(Il essaye d'ouvrir la porte de la chambre du Propriétaire.)* C'est fermé ! *(Sa voix a baissé, à nouveau, d'un ton.)* Y a quelqu'un ? *(Il redescend vers Danielle.)* T'entends, la môme ? On te cause ! Y'a quelqu'un d'autre dans la maison ?

DANIELLE, *affolée, le revolver sous le nez.* — Le... le propriétaire !

DÉDÉ. — Il est seul ?

DANIELLE. — Oui !

DÉDÉ. — Dis-lui d'ouvrir !

DANIELLE. — Bon ! *(Elle se lève, fait deux pas et, à voix basse, elle aussi :)* Euh !... Je... Je préfère vous avertir qu'il est sourd... il va falloir que je crie...

DÉDÉ. — Non, non, pas de cris ! *(A lui-même :)* Un sourdingue, très bien ! Mais c'est parfait !... C'est ton paternel ?

DANIELLE. — Lui ? Pensez-vous !

DÉDÉ. — Un jeune ? Un vieux ?

DANIELLE. — Soixante-quinze ans !

DÉDÉ. — Bon, ce serait plutôt un vieux, alors... *(Un temps, il réfléchit.)* Ouais... Pas de voisins et ces trois-là... Ça me paraît confortable... *(Vers la porte du jardin qui est restée ouverte :)* Allez, viens, Lulu ! Tu peux entrer, la voie est libre... on emménage !

Lulu entre, une petite valise à la main, et un grand sourire aux lèvres.

LULU. — On nous invite ?

DÉDÉ. — Ils sont ravis, tu penses ! Ferme ta porte !... Ils m'ont reçu à bras ouverts... Y'a un vieux sourdingue, par là, que je n'ai pas encore eu le plaisir de voir... Un ahuri, là, sur la chaise. Et puis la souris qui est ici... Ouf ! *(Petit rire.)* Ah ! ah ! ça va mieux ! Je me sens plus tranquille, moi...

LULU. — Madame !

DANIELLE. — Mademoiselle !

LULU, *ironique.* — J'espère qu'on ne vous dérange pas trop ?

DANIELLE, *qui reprend de l'aplomb.* — Mais non, c'est une bonne surprise, au contraire...

LULU. — Il est un peu tard pour arriver chez les gens...

DANIELLE. — Pas dans votre monde, probablement !

LULU, *souriante.* — Eh là ! eh là ! doucement.. *(A Dédé :)* Dis donc, elle n'a pas l'air content, la punaise !

DANIELLE. — Contente ? Vous êtes ici par la force !...

LULU. — La force des baïonnettes !

DANIELLE. — Vous, vous avez suivi les cours du soir !

LULU. — Non mais... espèce d'arrogante !... Tu entends ça, Dédé ?

DANIELLE, *à Jean qui, toujours effondré sur sa chaise, a un sourire absent.* — Jean !... Vous ne pourriez pas vous en mêler un peu, au lieu de rester sur votre chaise et de sourire comme un imbécile...

LULU, *à Danielle.* — Chut ! Chut ! N'excitez pas votre fauve, madame !

DANIELLE. — Vous, je ne vous ai pas sonnée, ma petite !

DÉDÉ, *qui est remonté près de Jean.* — Non ! c'est le père Jean qui m'a l'air sonné !... *(Il le secoue.)* Hé !... Hé !... mon gars... Tu réfléchis à la situation ?

Lulu rit.

JEAN, *hébété.* — Vous n'êtes pas Edouard ?

DÉDÉ. — Ah non !... ça !

JEAN. — Mais alors... Oh ! j'ai une de ces migraines, moi !... A qui ai-je l'honneur ?

DÉDÉ. — T'inquiète pas !... Un ami !... Reste peinard et on sera copains !

JEAN, *ingénu.* — Bonjour, monsieur !... Ça va ? Comment êtes-vous entrés ?

DÉDÉ, *montrant sa matraque.* — Avec ça !

JEAN. — Quoi ? Oh ! je me souviens tout à coup ! Vous m'avez frappé !...

DÉDÉ. — Oh ! une caresse !

JEAN. — Je me souviens !... Ah ! ça, mais... quelles sont ces manières, cher monsieur ?

DANIELLE. — Ce sont les manières de ce joli monde !

JEAN. — Et qu'est-ce que vous faites ici ?

DÉDÉ. — On se cache... pour quelques heures... On a eu des ennuis...

LULU. — Des incidents techniques !

DÉDÉ, *souriant.* — Si tout se passe bien, on vous dérangera à peine... On repartira et vous ne vous en apercevrez même pas.

JEAN. — Vous comptez rester ici pour la nuit ?

DÉDÉ. — Peut-être !

JEAN, *furieux.* — Oh ! mais pardon !... Ça ne va pas. J'ai payé, moi, j'ai payé pour ne pas être embêté et je vous prie de déguerpir.

DÉDÉ, *à Lulu, ironiquement.* — Y ferait peur, hein, quand il est en colère !

JEAN. — Si vous me l'aviez demandé gentiment, on aurait peut-être pu s'arranger... Mais là... Ah non !... Vous méritez une bonne leçon !

LULU. — C'est un marrant !

JEAN. — Allez-vous-en ! Tout est loué ici... Et c'est bien fait pour vous ! Allez-vous-en, je vous dis... Laissez-moi dormir sur ma chaise. *(Lulu et Dédé se mettent à rire.)* Vous ne voulez pas vous en aller ?

DÉDÉ. — Pas question !

JEAN, *remontant vers la chambre.* — Très bien !... Je vais me plaindre à mon propriétaire ! *(Il secoue le bouton de porte de la chambre, en appelant :)* Monsieur !

DÉDÉ. — Hé là ! doucement !

JEAN, *frappant à la porte.* — Monsieur !

DÉDÉ. — Attention, je vais devenir méchant !

JEAN. — Monsieur !

LE PROPRIÉTAIRE, *entrant.* — Eh bien ! eh bien ! vous en faites un bruit, tous les deux !

DÉDÉ. — Ah ! le voilà, lui !

LE PROPRIÉTAIRE, *l'écartant.* — Je ne vous parle pas à vous !... *(A Jean :)* Je vous ai entendu, vous savez ! Oui, oui... Que signifie ce remue-ménage ?... Mais... *(Il jette un coup d'œil circulaire :)* Mais qu'est-ce que c'est un peu que tout ce monde-là ?... Qui êtes-vous ? Vous venez aussi pour la nuit ?

DÉDÉ. — Exactement !

LE PROPRIÉTAIRE. — Déchaussez-vous !

DÉDÉ, *à Jean.* — Quoi ? C'est la mosquée, ici ?

JEAN. — Non, c'est une manie...

LE PROPRIÉTAIRE. — Donnez-moi cinq mille francs ! Tarif habituel ! Et arrangez-vous entre amis pour le lit...

DÉDÉ. — Tu rigoles, grand-père ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Je n'entend pas !

DÉDÉ. — Je te demande si tu rigoles !

LE PROPRIÉTAIRE. — Oui, oui... Toujours de bonne humeur, moi, quand l'argent rentre...

DÉDÉ. — Pas question de payer.

LE PROPRIÉTAIRE, *souriant.* — Comment ?

DÉDÉ, *dans un souffle.* — Pas payer !

LE PROPRIÉTAIRE, *stupéfait et soudain dur.* — Vous ne voulez pas me payer ? Alors, passez votre chemin... Allez-vous-en !

DÉDÉ. — Economiquement faibles !... Nous demandons l'hospitalité gratuite...

LE PROPRIÉTAIRE. — Gratuite ? Qu'est-ce que c'est que ces gens-là ? Gratuite ? Allez... Ouste !... Voulez-vous sortir, oui ou non ?

DÉDÉ. — Je te le dis tout de suite : non !

LE PROPRIÉTAIRE. — Non ? Ah ! par exemple, vous avez un certain culot ! *(Et comme Dédé lui met un pistolet sous le nez :)* Un revolver, maintenant ! Voulez-vous me ranger ça, immédiatement ! Vous ne me faites pas peur, vous savez ! Je suis un vieux soldat, moi ! Je vais aller chercher mon fusil. A l'assaut !

LULU. — Sage, grand-père ! Sage !

LE PROPRIÉTAIRE, *à Dédé.* — Lâchez-moi !

LULU. — Il est drôlement nerveux, le vieux !

LE PROPRIÉTAIRE. — Lâchez-moi que j'aille chercher les gendarmes...

LULU. — O innocence !

Tout le monde rit.

LE PROPRIÉTAIRE, *vers Jean et Danielle.* — Allez les chercher, vous autres, au lieu de rigoler ! Qu'est-ce que vous attendez !... Ah ! très bien ! Vous êtes des complices !... *(A Jean:)* J'aurais dû me méfier, tiens, rien qu'à voir sa tête à lui !

JEAN. — Non, mais dites donc, soyez poli !... Moi, je vous ai payé.

LE PROPRIÉTAIRE. — Et naturellement, vous avez ouvert la porte à votre ami !

JEAN. — Mon ami ? Mais non ! Je croyais que c'était Edouard...

LE PROPRIÉTAIRE, *furieux, vers Dédé.* — Et il s'appelle Edouard ! C'est un comble ! Edouard ! Le prénom de mon pauvre père...

JEAN. — Mais non...

LE PROPRIÉTAIRE. — Comment : mais non. Vous n'allez pas m'apprendre le prénom de mon père. Vous commencez à m'échauffer les oreilles, jeune homme !

DÉDÉ. — Du calme ! Je n'ai plus de temps à perdre.

LE PROPRIÉTAIRE, *à Dédé.* — Ne me touchez pas, Edouard ! Et filez ou je fais sauter la baraque...

DÉDÉ. — Bien ! La manière forte !... Voyons... tu as une cave ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Une cave ? Bien sûr que j'ai une cave ! Pour qui me prenez-vous ?

DÉDÉ. — Parfait !... Lulu, tiens, voilà le feu ! *(Il lui passe le revolver.)* Surveille-moi ces deux-là ! *(Au Propriétaire :)* Avance !

LE PROPRIÉTAIRE. — Bas les pattes, bleusaille ! Respect aux anciens !

DÉDÉ. — A bon entendeur...

LE PROPRIÉTAIRE. — Quoi ?

DÉDÉ. — Salut !...

Il le matraque d'un coup léger. Le Propriétaire est comme pétrifié, puis sa figure s'éclaire et, en extase, il avance les mains vers Dédé.

LE PROPRIÉTAIRE. — Oh! c'est Edouard! c'est mon papa !... Et il a toujours ses belles moustaches !...

DÉDÉ, *imperturbable.* — Toujours ! Allez, viens faire un tour à la cave, fiston !

LE PROPRIÉTAIRE. — Oui, papa.

Dédé et le Vieux sortent par le fond. Lulu tient le revolver. Il y a un silence pendant lequel, tous les trois, ils se regardent.

LULU, *ferme, mais gentille.* — Asseyez-vous sur le lit !

DANIELLE, *après un temps.* — Il y en a un monde dans cette forêt !

Lulu sourit.

JEAN. — Mes compliments, mademoiselle, vous faites un joli métier !

LULU, *sans se fâcher.* — En amateur, vous savez ! Pour occuper mes vacances !

JEAN. — Vous êtes un couple de rats d'hôtel ?

LULU. — Non, non, on n'est pas dans cette partie-là ! Non, nous travaillons surtout avec la traction-avant !

JEAN. — La traction-avant !... Attaques de banque ? Fourgons postaux ?

LULU. — Oh non ! ça, c'est pour les champions !... Nous, on débute... Alors... nous bricolons !... Moi, le reste de l'année, je suis sténo-dactylo ; mais pendant mes vacances, j'essaye d'améliorer l'ordinaire...

DANIELLE. — Et... ça marche, les affaires ?

LULU. — Couci-couça... Oh ! ça devient dur, vous savez, comme dans tout !

JEAN. — Les gens pensent que c'est facile... Risqué, mais facile...

LULU. — Facile, oui ! Tenez, aujourd'hui, nous avons manqué une affaire... Ah ! c'est un coup dur pour le moral... Et puis, avec ça, on a été pris en chasse... Toutes les routes étaient barrées.

JEAN. — Toutes les routes ?

LULU. — Mais oui !... Ah ! pour la moindre bêtise, maintenant, ils dérangent un monde... On croirait que la République est en danger ! Et qu'est-ce qui paye tout ça ? C'est encore nous, les contribuables !

JEAN. — C'est écœurant !

LULU. — C'est pourquoi, avec toute cette flicaille à tous les carrefours, Dédé a préféré s'arrêter pour la nuit. Ici, c'est un tel bled ! C'est rêvé... Rien que le nom de la maison « Le Coin tranquille », c'est tout un programme !

JEAN. — Dédé me paraît un fin stratège !

LULU. — Ah ! il commence à connaître le travail... Et puis, il est consciencieux, vous savez, monsieur. Ça n'empêche que, par moments, il en a marre ! Ça devient vraiment trop dur. C'est plus des vacances !

JEAN. — Hé non !

LULU. — Aussi, ce soir, je vous jure qu'il est en rogne, le Dédé !

DANIELLE, *qui saisit la main de Jean.* — Et... qu'est-ce qu'il veut nous faire ?

LULU. — A vous ? Mais, rien du tout, je vous le garantis !

DANIELLE. — Vous êtes sûre ?

LULU, *toute fière.* — Je suis sa petite amie... Alors, pensez si je le connais...

JEAN. — Evidemment...

LULU. — Il a l'air comme ça, hein ? Mais c'est un doux, dans le fond, un tendre. Il est sentimental et il a les amoureux à la bonne... Et, vous deux, il n'y a qu'à vous regarder...

JEAN. — C'est vrai ?

LULU. — Ben voyons !... Dès qu'on est entrés, ça m'a frappé.

JEAN. — On a tous été frappés, en somme !

LULU, *souriant.* — Oh ! joli !... *(Un temps.)* Vous êtes en vacances ?

DANIELLE. — Oui.

LULU. — Vous avez loué cette maison ?

DANIELLE. — Non, non, du tout !

JEAN. — Non, il y a eu un orage épouvantable...

LULU. — Ici aussi ?

JEAN. — Oui ! Et comme nous avons eu des ennuis avec notre tente...

LULU. — Vous vous êtes réfugiés ici...

JEAN. — Oui !... On a eu du nez !

DANIELLE, *à Jean, avec aigreur.* — Ah oui !... ça... vraiment ! Notre journée a été très réussie... C'est agréable !

LULU. — Oh ! quoi !... Puisque je vous dis que, nous, on ne vous fera aucun ennui...

JEAN. — C'est ce revolver qui n'est pas très rassurant. Il suffirait de... d'un peu de nervosité de votre part...

LULU. — N'ayez pas peur ! C'est pas moi qui vais m'énerver pour garder deux pauvres cloches comme vous...

DANIELLE. — Qu'est-ce que vous dites ?

JEAN. — Elle est formidable pour un amateur, hein, Dani ?

LULU. — C'est votre dame ?

JEAN. — Non, mademoiselle, ce n'est pas ma « dame » !

LULU. — Vous avez un air de vous excuser... J'ai les idées larges, vous savez. Je comprends très bien ça !... Tenez : Dédé et moi, on n'est pas mariés non plus. Ça n'empêche qu'il me traite comme sa femme. Je suis la patronne, quoi !

DANIELLE. — Il vous emmène toujours avec lui, comme ça ?

LULU. — Toujours ! Les hommes, faut pas les laisser courir seuls, mon petit, vous apprendrez

ça... Moi, mon Dédé, je le tiens drôlement serré ! Chasse gardée !

DANIELLE. — Vous êtes jalouse ?

LULU. — Vous savez pas comment il m'appelle ? Sa tigresse !

JEAN. — C'est original, ça !

LULU. — N'est-ce pas ? Un mot à lui, quoi ! Ah ! c'est un marrant, le Dédé !

Dédé entre avec une bouteille de vieux marc sous le bras. Il la pose sur le buffet.

DÉDÉ. — Voilà une bonne chose de faite !

LULU. — Alors, père dénaturé ? Tu as abandonné ton môme ?

DÉDÉ. — Oui !... Et il m'a eng..., le gosse, c'est pas croyable ! A présent, il réfléchit, dans le noir...

DANIELLE. — Il va geler, dans cette cave !

DÉDÉ. — Mais non, la colère va lui tenir chaud ! *(A Jean :)* Ah ! dites donc, je voulais vous dire... Y'a une chose qui m'avait intrigué, tout à l'heure... Je l'ai interviewé, en bas... Il vous avait demandé cinq mille balles pour la nuit, le vieux ?

JEAN. — Oui, monsieur !

DÉDÉ. — Oui, monsieur... Ah ! vous êtes bien l'empereur des couillons, vous, alors !

JEAN. — Oh ! l'empereur !...

DÉDÉ. — T'entends ça, Lulu ? Cinq tickets qu'il leur avait demandé pour la piaule ! Heureusement que je suis là ! Je les ai récupérés...

JEAN, *tendant la main.* — Mon billet de cinq mille !

DÉDÉ, *mettant les cinq mille francs dans sa poche sans vouloir voir le geste de Jean.* — Vieux salaud, va ! Cinq mille balles ! Ah ! moi, j'aime pas qu'on vole les pauvres mecs sans défense, c'est vrai ! *(Avec une tape sur la poche où il a mis le billet :)* Enfin, justice est faite... Bon ! C'est pas tout ça, Lulu, faut roupiller. Demain, nous avons une rude journée devant nous, ma mignonne.

LULU, *qui est remontée.* — Il y a un superbe plumard, là, dans la chambre !

DÉDÉ. — Bon. Eh ! ben, tu vas te reposer un brin... Et moi, pendant ce temps-là...

LULU. — Tu ne vas pas dormir ?

DÉDÉ. — Pas question !... Je vais aller jusqu'à la voiture, je ferai des rondes dans le jardin... J'ai pas sommeil !

LULU. — Réveille-moi d'ici deux ou trois heures...

DÉDÉ. — Je verrai... *(Désignant Jean et Danielle :)* Et eux ?

LULU. — Eux ?

DÉDÉ. — Oui ! Eux ?

LULU. — Oh ! ils vont ronfler là, dans l'alcôve...

DÉDÉ, *hésitant.* — J'sais pas !... Tu crois ?

LULU. — Mais oui ! On tirera le rideau et ils seront peinards... Ils sont mignons, ces amoureux... On ne va pas les f... à la cave.

DANIELLE. — Ah mais !... c'est que...

DÉDÉ. — Quoi ? Ça ne vous plaît pas ? J'crois qu'on est chics, on vous fait le moins de dérangement possible !

JEAN. — Mais oui, ça, c'est exact, chérie !

DANIELLE. — Tiens, pardi ! Vous êtes d'accord, vous, Jean !... Mais moi...

DÉDÉ. — Silence ! C'est décidé ; vous dormirez là.

DANIELLE. — Et si nous vous brûlions la politesse dans la nuit, histoire d'aller prévenir la police !

JEAN. — Oh ! pensez-vous ! C'est invraisemblable !

DANIELLE. — Ce sera plus prudent ! *(A Dédé :)* Ligotez-nous ! Sur les chaises, tenez !

JEAN. — Elle est folle !

DANIELLE, *catégorique.* — Ligotez-nous !

DÉDÉ. — Vous énervez pas, c'est bien plus simple. Pour éviter une évasion, je vais vous confisquer vos godasses et vos fringues...

DANIELLE. — Comment ?

JEAN. — Eh oui ! chérie, c'est classique !...

DANIELLE. — Je n'admets pas...

DÉDÉ, *d'un ton soudain brutal.* — Quoi ?... Pas de discussion, hein ? *(A Jean :)* C'est un ordre !

JEAN, *aux anges.* — Vous me dites ça, à moi...

DÉDÉ. — Sufficit !... Allez, les grolles, vite !

JEAN, *les montrant, près de la porte.* — Elles sont là !

DÉDÉ. — Emporte-les dans la chambre, ma Lulu. *(Elle le fait.)* Bien !... Je pourrais vous obliger à vous déshabiller immédiatement, mais... *(Il a un regard vers Lulu.)* ...mais... correction... c'est la devise de la maison ! Je vais donc faire un tour dans le jardin et je repasserai dans cinq minutes pour prendre livraison des vêtements... Et je ne veux plus vous voir, ni vous entendre... Ni que vous mettiez un pied hors du plumard, sinon... *(Il montre le revolver.)* ...Vous m'avez compris ?

JEAN. — Oh ! très bien !

DÉDÉ. — Vous voyez ce qu'il vous reste à faire ?

JEAN. — Ah !... Ça crève les yeux !

LULU. — Bonne nuit, messieurs-dames !

JEAN. — Ça paraît probable !

Lulu est sortie.

DÉDÉ. — Je reviens tout de suite.

JEAN. — Oh oui ! ne tardez pas trop...

Dédé sort par le fond.

DANIELLE. — Vous, alors !.., ah ! vraiment, c'est... *(La colère l'étouffe.)* C'est...

JEAN. — ...une épouvantable catastrophe !

Et il a un petit rire léger.

DANIELLE. — Ah ! je vous en prie... Ce rire bestial !... Vous êtes content, vous !

JEAN. — Dame... Moi qui m'étais résigné à dormir sur une chaise...

DANIELLE. — ...vous allez vous retrouver dans un lit ! Et je serai dedans, par dessus le marché !

JEAN. — Il ne faut pas lutter contre la fatalité, ma petite Dani...

DANIELLE, *furieuse.* — Pas d'ironie, s'il vous plaît !... Vous entendez ?... Je vous défends d'avoir ce sourire. *(Un temps.)* Pourquoi souriez-vous, imbécile ?

JEAN. — Je pense à ce pauvre Edouard...

DANIELLE. — Ah ! je vous en prie, espèce de voyou !... Oh non ! non... S'il savait que je vais coucher, presque nue, dans un lit, avec vous.

JEAN. — Oui, s'il savait... Mais il ne saura jamais !

DANIELLE. — C'est révoltant ! *(Jean rit.)* C'est ça ! Riez ! Moquez-vous de moi, vous serez complet !

JEAN. — Tout à l'heure, avec votre petit jeu, vous vous êtes assez moquée de moi, je crois... Je prends une douce revanche...

DANIELLE. — Vous vous prétendiez mon vieux copain...

JEAN. — Ah ! pardon... Vous me l'avez dit vous-même : après l'aveu que je vous ai fait, il n'y a plus de camaraderie entre nous ! Très bien ! C'est compris ! Puisque l'amitié est finie...

DANIELLE. — Jean ! Ce n'est pas possible...

JEAN. — Oh ! d'ailleurs.., l'amitié, on s'en fiche.., quand on a l'amour ! Vous allez me voir bondir, tenez !

DANIELLE. — Jean, c'est un chantage indigne de vous...

JEAN. — Un chantage ? Même pas ! Je n'y suis pour rien. C'est ça qui est merveilleux : j'ai la conscience tranquille, moi ! C'est la fatalité qui arrange tout... Je suis un jouet... On me pousse dans vos bras... j'obéis.

DANIELLE. — Eh bien ! non... justement ! Vous pouviez discuter !... C'était votre devoir de discuter...

JEAN. — Avec Dédé ? Allons donc !

DANIELLE. — Si, si !... Il fallait protester !

JEAN. — Protester, c'est ça ! Vous avez protesté, vous, ma petite Danielle ?

DANIELLE. — Parfaitement !

JEAN. — Bien faiblement, ma chérie !

DANIELLE. — Ma chérie ?

JEAN. — Dans un quart d'heure, je vais vous appeler « Ma chérie »... alors, autant commencer tout de suite ! Vous avez protesté bien faiblement, ma chérie. Et pourtant, vous êtes la principale intéressée.

DANIELLE. — Mais vous, vous êtes un homme, Jean ! Au besoin, il fallait vous battre...

JEAN. — Seul, contre trois ! Comme l'autre, là... le Romain ?

DANIELLE. — Le Romain ?

JEAN. — Horace !... Que vouliez-vous qu'il fît contre trois ? Qu'il mourût !

DANIELLE. — Dédé est tout seul !

JEAN. — Pardon ! Il a un revolver et une matraque, je ne sais pas si vous l'avez remarqué ! Moi, j'ai remarqué la matraque...

DANIELLE. — Pauvre Jean, c'est vrai !... Il vous a fait mal ?

JEAN, *ironiquement.* — Horriblement ! Mais je domine ma douleur... Ah ! et puis, moi, en chaussettes, je fais des complexes ! En chaussettes, on ne peut pas être héroïque... Sans compter que je suis d'un naturel timide, ne l'oubliez pas !

DANIELLE. — Soyez franc et avouez que cet intermède imprévu n'est pas pour vous déplaire, Hein ?... Ah, vous pouvez sourire, allez ! je vous déteste !

JEAN. — Ça va très bien s'arranger, vous allez voir...

DANIELLE. — Espèce de goujat prétentieux !

JEAN. — C'est ça !... Et maintenant déshabillez-vous ! Hop ! Au dodo ! Faut se faire une raison !

DANIELLE, *catégorique.* — Jamais !

JEAN. — Songez à ce que vous a fait Edouard, ça vous donnera du courage !

DANIELLE. — Je ne bouge pas d'ici, vous entendez !

Dédé ouvre brusquement la porte. Il a le revolver à la main.

DÉDÉ, *d'un ton sec.* — Eh bien ! alors, quoi ? Vous n'êtes pas couchés, tous les deux ? Au plumard et en vitesse ! *(Danielle a bondi la première sur le lit, sans se faire autrement prier.)* Qu'est-ce qui m'a fichu.., Tirez les rideaux... *(Jean tire les rideaux de l'alcôve. A partir de maintenant on entendra Jean et Danielle sans les voir.)* Bien !... Et maintenant... jetez-moi vos fringues... et vite !. Allons, dépêchons-nous ! Je suis nerveux, je vous préviens. J'ai la réputation d'avoir le revolver facile... Et je n'aurai pas de patience !... Ça y est ?... Ça vient ?... *(Un premier paquet passe par-dessus le rideau.)* Bon ! Très bien !... Et le reste ?...

DANIELLE. — Le reste ?

DÉDÉ. — Oui, tout ce que vous avez sur vous !... Allons !...

DANIELLE. — Tout ?

DÉDÉ. — Tout, oui !... Vous ne comprenez pas le français ?... Tout !... Et vite, hein ?

DANIELLE. — Mais nous allons être tout nus !

DÉDÉ. — Personne ne vous voit que votre coquin... Alors, hein, pas de pudeur déplacée, ma petite !

JEAN. — Mais oui ! C'est juste ! Ecoute le monsieur, chérie, il a raison !

DANIELLE. — Oh ! vous, Jean...

DÉDÉ, *d'une voix terrible.* — Et sans discussion, hein, la souris ! Parce que je ne suis pas d'humeur... Bêcheuse, va... Alors ?... J'attends ! *(Le linge passe par-dessus le rideau.)* A la bonne heure !... C'est tout ?... Bon !... Enlevez, c'est pesé !

JEAN. — Non, non, attendez !... Il lui reste quelque chose... Une seconde, monsieur !... Je vais t'aider, mon amour...

DANIELLE. — Non, laissez-moi !...

JEAN. — Mais si !... *(Un temps.)* Là !... Tenez !...

DÉDÉ, *attrapant un soutien-gorge.* — Je le tiens !... Bon !... Tout va bien ?

JEAN, *extasié.* — Oh oui !...

DÉDÉ. — Alors bonsoir !

JEAN. — Et merci, monsieur Dédé...

DÉDÉ. — A votre service !... C'est un plaisir de travailler avec des gens comme ça ! *(Il remonte vers la chambre, il y jette le linge, revient vers la suspension :)* Allez... j'éteins !... Bonne nuit !... *(Il éteint la lumière, vient près du lit.)* Ils sont gentils !...

Il ouvre la porte sur le jardin et respire un instant l'air de la nuit. Quelque part dans la maison, un coucou se met à sonner. Dédé allume une cigarette...

DANIELLE, *d'une voix où l'on sent une défense qui faiblit.* — Jean !

DÉDÉ, *sur le seuil.* — Plaît-il ?

JEAN. — Vous dérangez pas ! C'est personnel !

RIDEAU

ACTE II

Même décor, le lendemain matin. Au début de l'acte, les doubles-rideaux sont fermés et la scène est dans une demi-obscurité. Plus tard, quand les rideaux seront ouverts, il entrera, par la fenêtre, un soleil radieux.

La scène est vide pendant quelques instants. Puis le bouton de la porte du fond tourne lentement et Alice entre. Un peu gênée, elle fait deux pas...

ALICE, *timidement.* — Y'a quelqu'un ? *(Un temps.)* Y'a quelqu'un ? *(A elle-même :)* Non ! Par là, peut-être ? *(Elle ouvre la porte de la cuisine.)* Non ! C'est la cuisine... Personne ! *(Elle se dirige vers l'alcôve et en soulève le rideau.)* Oh ! excusez-moi, messieurs-dames... Je vous demande pardon !

JEAN, *dont la voix vient de l'alcôve.* — C'est vous, mademoiselle Lulu ?

ALICE. — Non, ne vous dérangez pas !... Je m'en vais ! *(Affolée, croyant sortir, elle ouvre la porte de la chambre et s'arrête net.)* Oh !... *(Elle referme la porte et gagne le fond.)* Hé ! ben !... Y'a du spectacle, dans cette maison !

JEAN. — C'est toi, Alice ?

A cette voix, Alice s'est arrêtée.

ALICE, *sur le pas de la porte, à elle-même.* — Jean !... Oh ! la vache !...

Et elle sort en claquant la porte.

DANIELLE, *dans l'alcôve.* — A qui parles-tu, Jean ?... Quoi ? Tu t'en vas ?

JEAN, *dont le visage apparaît au rideau.* — Non ! Attends ! J'ai pu me tromper, mais... mais j'ai eu l'impression d'entendre la voix d'Alice...

DANIELLE, *qu'on sent bondir.* — Qu'est-ce que tu dis ?

JEAN. — Ne bouge pas ! Je vais aller me rendre compte...

DANIELLE. — Ah non ! pas dans cette tenue !

DÉDÉ, *apparaissant drapé dans un drap de lit, revolver en main. Il a l'air ahuri.* — Qu'est-ce que c'est ? Qu'est-ce qu'il y a ? *(Il aperçoit la tête de Jean entre les rideaux de l'alcôve.)* C'est toi qui viens de partir ?

JEAN. — Mon vieux, vous êtes troublé !... Vous ne me voyez pas ?

DÉDÉ. — Je vois ta tête...

JEAN. — Oh ! mais le reste est là aussi, je vous le jure.

DÉDÉ. — Et ta femme ?

JEAN. — Chérie, pour rassurer le monsieur, dis-lui quelque chose !...

DANIELLE, *derrière les rideaux.* — Est-ce toi, chère Elise ? O jour trois fois heureux !... Que béni soit le ciel qui...

DÉDÉ. — Ça va ! Enfin, dites, je ne suis pas cinglé... Je n'ai pas eu des voix...

JEAN, *ironique.* — Oh non ! pas vous !

DÉDÉ. — Il y a bien quelqu'un qui a parlé... Quelqu'un qui vient de sortir en claquant la porte ?

JEAN. — J'en ai peur, oui...

DÉDÉ. — Ah ! tu vois... Toi aussi !... Qui était-ce ?

JEAN. — Je voudrais bien le savoir !

DÉDÉ. — Tu ne l'as pas vu ?

JEAN. — Non !

DÉDÉ. — Oh !... Oh ! je n'aime pas ça ! *(Il soulève un coin du double-rideau.)* Non, je n'aperçois personne dans le jardin... Je n'aime pas ça ! On ne va plus moisir ici... *(Il appelle :)* Lulu !

LULU, *de la chambre.* — Quoi ?

DÉDÉ, *toujours à la fenêtre.* — Debout !

LULU, *qui proteste.* — Oh !

DÉDÉ. — Debout, j'ai dit !

JEAN. — Monsieur Dédé, nous aimerions sortir du lit rapidement, nous aussi !

DÉDÉ. — Et alors ?

JEAN, *angélique.* — Alors... nous sommes tout nus...

DÉDÉ, *courant vers la chambre.* — Ah ! c'est vrai... vos affaires sont là... *(Il appelle :)* Lulu ! les fringues ! *(Elle les jette :)* Attrapez ça ! Vous avez une minute pour être prêts tous les deux...

Il lance les vêtements de Jean et Danielle par dessus le rideau.

LULU, *qui entre en déshabillé.* — Qu'est-ce qui se passe ?

DÉDÉ. — Ça sent le roussi... On change de rue !

Et il sort vers la chambre.

LULU. — Déjà !... Ah ! mince alors, quelle existence !

DÉDÉ, *de la chambre.* — Ça ne va pas, la môme ?

LULU. — Ah non ! ça ne va pas !... Je râle... parce que, si tu veux mon avis, je trouve que c'était pas le moment de quitter le plumard... Pas du tout, même !

DÉDÉ, *de la chambre.* — Boulot d'abord, ma Lulu... Faut être sérieux !

LULU. — Le boulot ! Le boulot, y pouvait attendre... lui !... Pour une fois ! Vrai !... Et puis, quoi, c'est dimanche aujourd'hui. Si on faisait la grasse matinée, personne ne viendrait nous déranger !

DÉDÉ, *de la chambre.* — C'est ce qui te trompe ! on est déjà venu !

LULU. — Sans blague ?... Qui ça ?

DÉDÉ. — J'en sais rien ! C'est ça qui est grave...

LULU. — On ne peut jamais être tranquille... C'est écœurant... Je vais revenir claquée, moi, c'est simple... Claquée de travail ! Ah ! tu parles de vacances !... *(Elle ouvre les rideaux :)* Et il fait un soleil !... Ah non ! moi, je me recouche...

DÉDÉ, *qui entre en finissant de s'habiller.* — Pas question !... *(Vers l'alcôve :)* Alors, ça y est, les tourtereaux ?

JEAN. — Une seconde !

DÉDÉ. — Ils en mettent un temps à se fringuer, ces deux-là... J'ai envie de tirer un ou deux coups de revolver, histoire de les faire presser...

LULU. — Sois pas taquin comme ça, Dédé !

JEAN. — Voilà, voilà !... On est prêts ! *(Il fait son entrée :)* Bonjour, mademoiselle *(A Dédé :)* Excusez-moi... mais... n'est-ce pas...

DÉDÉ. — C'est bon. Ça va ! Asseois-toi... Roméo !

JEAN. — Juliette arrive tout de suite.

DÉDÉ. — Ecoute-moi bien... Ta souris et toi, vous allez rester ici, bien tranquilles, pendant que je vais sortir la bagnole... Lulu ! tu jetteras un œil sur eux... J'en ai pour une seconde... Mais pas de bêtises, hein ? Parce que je vous préviens... ce matin, je suis en pétard !

JEAN. — Qu'est-ce qu'il y a donc ?

DÉDÉ, *mauvais.* — J'aime pas qu'on me questionne !

DANIELLE, *apparaissant.* — Salut, les gangsters !

LULU. — Salut !

DANIELLE, *à Dédé.* — Vous vous en allez ?

DÉDÉ. — Un peu, oui... On est même en retard !

JEAN, *calmement.* — Tiens ! on marche dehors !

DÉDÉ. — Planquez-vous !...

JEAN. — Non... c'est une erreur... J'avais cru entendre...

DÉDÉ, *furieux.* — Cru entendre ! Imbécile ! C'est pas possible, tu as juré de me rendre cardiaque !... Suffit ! Tous les deux, vous nous avez fait perdre assez de temps comme ça... Maintenant, faites-vous tout petits, c'est un conseil d'ami.

DANIELLE. — Pourquoi dites-vous...

JEAN. — Tais-toi, chérie. Tu vois bien qu'il est contrarié.

DÉDÉ. — Plus un mot, plus un geste jusqu'à notre départ. C'est un ordre. Et c'est signé : Dédé-la-Matraque !

Il sort.

JEAN. — Dédé-la-Matraque ? Tiens, c'est pas mal, comme nom. Ça se retient bien... *(Un temps. Lulu se peigne :)* Dites-moi, il n'est guère aimable avec nous, ce matin, votre patron !

DANIELLE. — Il a l'air de nous reprocher d'avoir retardé son départ. Je me demande bien pourquoi...

LULU. — Je vous ferai un dessin. *(Et comme Jean se lève :)* Assis !

JEAN. — C'est que j'ai hâte de partir, maintenant...

LULU. — Dans deux minutes !

DANIELLE, *avec un soupir.* — Ce que c'est long !

LULU. — Ce sont des petites misères... Mais tout de même, vous avez eu votre compensation : une belle nuit !

DANIELLE, *qui n'ose pas comprendre.* — Une belle nuit ?

LULU. — Si je vous dis ça, c'est que le bruit en est venu jusqu'à nous !

DANIELLE, *vexée.* — Là !... Tu vois, Jean, je le prévoyais !... Avec cette promiscuité...

LULU. — Allons !... Entre femmes, ma petite... nous pouvons bien le dire : ça n'a pas dû être mal... Quand le Dédé m'a réveillé, au milieu de la nuit, il m'a raconté que ça durait comme ça depuis deux heures. Il rigolait, mais j'ai bien vu que ça lui faisait quelque chose... Et moi-même... Enfin, quoi !... vous nous avez donné des idées. Des idées moins brillantes que les vôtres. Vous, ça devait être de l'idée fixe. Incroyable ! Dédé en était soufflé. Il m'a dit : « Ah ! pardon... Chapeau !... C'est quelqu'un, ce mâle-là »...

DANIELLE. — C'est charmant... C'est tout à fait charmant !

LULU. — Hé... Moi, je trouve ça pas mal !

DANIELLE. — Enfin, Jean, mon chéri...

JEAN, *les yeux modestement baissés.* — Mon Dieu !... c'est assez flatteur !

LULU. — Tu parles !... Le Jean... ah !... Champion ! Je l'ai dit à Dédé, d'ailleurs... Et même, il s'est vexé parce que j'ai fait des comparaisons... J'ai cru qu'il allait tuer tout le monde, tellement il rageait !

DANIELLE. — C'est gai !

LULU. — Mais j'ai pu le calmer et il s'est contenté de me filer une trempe.

JEAN. — Il vous a battue ? Quelle brute !... Pauvre Lulu, va !

LULU. — Ah ! la réconciliation, c'était pas désagréable. Seulement, ça nous a fichus en retard...

JEAN. — Et c'est pour ça que Dédé nous fait la tête, ce matin ?

LULU. — Ben, tiens !... Sans vous, nous serions partis depuis longtemps... *(Un temps.)* Ah !... et maintenant, il faut que je me fringue. Je vous laisse seuls un instant. Pas de blagues, hein ?

DANIELLE, *agacée.* — Mais non !... Allez !

LULU. — Vous êtes de mauvais poil, vous aussi ? Hé ben... pourtant... à votre place, je vous jure... Rien que d'y penser, tenez, ça me f... de l'électricité dans le dos... J'y peux rien... Les gars doués pour l'amour, moi, ça me bouleverse...

Elle sort. Un long silence.

JEAN, *tendrement.* — Dani... tu boudes ?

DANIELLE, *comme une enfant.* — Oui, je suis furieuse... parce que...

JEAN. — Parce que ?

DANIELLE. — ... parce que... ces appréciations sur notre nuit, c'est moi qui voulais être la première et la seule à te les donner.

JEAN. — Mais, mon amour...

DANIELLE, *le coupant.* — N'est-ce pas que ça a été une nuit extraordinaire ?

JEAN. — Ah ça !... je suis comme toi, je pense que, mon Dieu, ce n'était vraiment pas mal...

DANIELLE, *bondissant.* — Pas mal ?

JEAN. — Je te taquine !... Non, sérieusement, ça a été sensationnel, ma petite Dani...

DANIELLE. — Sensationnel !... Et puisque nous sommes seuls, regarde, pour la première fois, mes yeux... ce matin ! ... Ils ont changé ?

JEAN. — Ce sont des yeux de femme heureuse, je crois...

DANIELLE, *exaltée.* — De femme folle de bonheur ! Folle à en crier ! *(Et elle crie :)* Haaa !...

LULU, *de la chambre.* — Ça ne va pas, les enfants ?

JEAN. — Si, si ! Très bien, mon petit chat !

DANIELLE. — Ah non ! ne t'occupe plus de cette fille, mon amour !

JEAN. — Mais c'est toi, Dani... Tu ne peux pas être dans mes bras sans alerter tout le voisinage...

DANIELLE. — Je veux crier mon bonheur... Mais oui, c'est si nouveau pour moi ! J'en suis toute... et ça me... C'est l'amour, quoi !

JEAN. — Eh ben !... dis donc !

DANIELLE. — Tu as l'air étonné ?

JEAN. — Et ravi, ma petite Danielle, ravi !... Alors, pas de regrets ?

DANIELLE. — Oh ! pas le moindre !

JEAN. — Merci de m'épargner la petite scène traditionnelle de la « honte après le péché » !

DANIELLE, *s'échauffant.* — Honte ? Oh ! mais je n'ai pas honte. J'ai un amant...

JEAN. — Pas si fort !

DANIELLE. — Quoi ?

JEAN. — Je dis : ne crie pas si fort !

DANIELLE. — Mais j'en suis fière, tu entends, Jean !... Fière !... Je crois que je vais le dire à tout le monde...

JEAN. — Comment, à tout le monde ? Ah non !

DANIELLE. — Si, si ! Je viens d'avoir la révélation de l'amour, tu comprends ?

JEAN. — C'est merveilleux ce qui nous arrive !

DANIELLE. — Et quand on pense qu'un peu plus... hier soir... nous passions à côté de cette joie !... Sans un petit coup de matraque de rien du tout, nous rations ça !... Et par ta faute... Hé oui !... Parce que tu ne donnes pas confiance. A te voir, une femme se dit : « Lui ? Un amant ?... Peuh !... Mon Dieu, ça doit être bien quelconque ! »

JEAN. — Oui... Et puis après ?

DANIELLE. — ...et puis, c'est une révélation... On découvre un autre homme... le jour et la nuit... La nuit est mieux que le jour !

JEAN. — Ah ! dans le noir, je me sens toutes les audaces !... Hein ? J'ai osé ?... Tu te souviens ?... Quand tu m'as dit « Ah ! ce que j'aurais eu tort de résister ! »

DANIELLE. — Tais-toi, chéri... J'ai dit ça ?

JEAN. — Je te le jure !

DANIELLE. — Je ne me souviens plus.

JEAN. — Si !... Tu m'as dit ça... entre autres !

DANIELLE, *troublée.* — Ah ?

JEAN. — Oui, tu as un tempérament très démonstratif... Tu as beaucoup parlé...

DANIELLE. — Mon amour !... *(Un long baiser... Lulu paraît à la porte de la chambre, en tenue encore légère, car elle est en train de s'habiller. Elle s'immobilise et contemple le couple. Danielle la voit et pousse un cri de rage.)* Aaaaah !

JEAN, *faisant un bond en arrière.* — Bon sang ! *(Il se retourne.)* Ah ! tu m'as fait peur... J'ai cru que c'était Edouard !

DANIELLE, *à Lulu.* — Alors, vous ne pouvez pas nous laisser vivre seuls, non ?

LULU. — Je ne vous entendais plus, ça m'a inquiétée. Mais, je vous en prie, continuez, mes enfants, continuez ! *(En sortant :)* Ils sont increvables !

DANIELLE. — Ça doit être une vicieuse, cette fille-là !

Et elle s'avance vers Jean, pour reprendre sa place dans ses bras.

JEAN. — Pas de scandale, chérie. Restons calmes jusqu'à leur départ. *(Un petit temps.)* Dis donc, tu n'as pas faim, toi ?

DANIELLE. — Oh si ! j'ai faim...

JEAN, *en sortant vers la cuisine.* — Et tu ne le disais pas, mon pauvre amour ! Attends, je vais sûrement nous trouver quelque chose à manger...

DANIELLE. — Ce sera notre premier petit déjeuner tous les deux : C'est très émouvant !

JEAN, *sur le pas de la porte.* — Tiens ! Voilà du pain et du beurre...

Il repart.

DANIELLE. — Je coupe des tartines.

JEAN, *dans la cuisine.* — C'est ça. Qu'est-ce que tu dirais d'un petit coup de blanc ?

DANIELLE. — Mon Dieu... Aujourd'hui, tout est si exceptionnel...

JEAN, *entrant.* — Voilà deux verres et une bouteille... Et ce saucisson !

DANIELLE. — C'est merveilleux ! *(Elle verse le vin.)* Cette maison est un paradis !

JEAN. — Crois-tu ! Qu'est-ce que tu peux demander de mieux, hein, ma chérie ?

DANIELLE. — Tes bras !

JEAN, *qui beurre une tartine.* — Ah ben ! ça... attends ! Ils sont occupés !

DANIELLE. — J'ai besoin de tes bras pour y attendre notre prochaine nuit... Et toutes les autres ! Tu as encore tant à m'apprendre ! *(Petit rire :)* Avec Edouard, tu sais, depuis deux ans...

JEAN. — Ah non ! Danielle chérie, pas ce genre de confidences... Et d'ailleurs, évite de me parler de lui, je te le demande. Moi, je fais justement des efforts terribles pour l'oublier... Je beurre des tartines... Et... C'est plus fort que

moi, j'y pense tout le temps, à ce pauvre Edouard !

DANIELLE, *pouffant.* — Crois-tu !... Le pauvre vieux !...

JEAN, *qui se dégage.* — Non, pas de moqueries non plus ! Rire du mari, ça m'a toujours semblé tellement lâche... Ce qui lui arrive est déjà assez pénible, n'en rions pas ! Et... quand nous nous reverrons, essayons de ne penser qu'à nous deux, veux-tu ?

DANIELLE. — Comment « quand nous nous reverrons » ? Ah ça ! mais... il y a là un malentendu... Nous ne nous comprenons pas en ce moment, Jean ! Tu me proposes de cacher notre amour, en somme ?

JEAN. — Il le faudra bien !

DANIELLE. — D'être des amants occasionnels ?...

JEAN. — Hélas ! oui... mais c'est charmant, tu sais, Dani !

DANIELLE. — ...qui font l'amour à la sauvette ?

JEAN. — Ah non ! tout de même !

DANIELLE, *catégorique.* — Jamais !... Tu entends ? Jamais ! Je n'accepterai jamais ça !

JEAN, *après un petit rire forcé.* — Elle est terrible !

DANIELLE, *adorable de sincérité.* — Tu n'imagines quand même pas que, cette nuit, je me serais donné à toi avec autant de joie si je n'avais pas été sûre que c'était pour la vie. Je suis à toi maintenant.

JEAN, *amoureux.* — Oui, tu es à moi.

DANIELLE. — Et à toi seul !

JEAN. — A moi seul ?

DANIELLE. — Ça n'a pas l'air de te faire plaisir ?

JEAN. — Oh ! mais si, voyons !... Ça me fait même très plaisir, remarque bien...

DANIELLE. — Je remarque !

JEAN. — Ma petite Dani pour moi tout seul, tu penses, c'est un rêve. Seulement, il y a Edouard et ça complique un peu les choses !... Ah ! s'il n'y avait pas Edouard !

DANIELLE. — C'est pour ça ? Ah non ! tu m'as dit qu'on ne parlait plus de lui...

JEAN. — Hé oui ! mais... exceptionnellement... il faut bien en parler !

DANIELLE. — Non ! Edouard... tu le balayes, tout simplement.

JEAN. — Tout simplement ! Et allez donc ! Comme tu y vas, toi ! C'est un gros morceau à balayer, Edouard ! *(Avec les mains, il dessine dans l'air une carrure d'armoire à glace.)* Et je me demande bien comment...

DANIELLE, *le coupant.* — Ah ! ça, c'est ton affaire ! Il faut que tu y réfléchisses...

JEAN. — Oh mais ! j'y réfléchis... tu penses ! Et plus j'y réfléchis...

DANIELLE. — Que veux-tu, moi, j'aime les situations nettes... J'ai horreur de mentir et de me cacher... Je préfère vivre dangereusement. C'est magnifique, hein, mon chéri ? *(Comme Jean a un petit rire forcé et ne répond rien :)* Enfin, Jean, tu connais bien mon caractère. Et cette nuit, tu savais bien ce que tu faisais...

JEAN, *un peu réticent.* — Oui, bien sûr !

DANIELLE. — Oh ! quoi... Tu ne vas pas t'en faire un monde... Tu parleras à Edouard, mais moi je serai là... je te soutiendrai !

JEAN. — Nous serons pas trop de deux.

DANIELLE. — Oh non !... Encore une tartine ?

JEAN. — Non, merci... Alors... vraiment... tu n'admettrais pas que nous laissions Edouard dans l'ignorance ?

DANIELLE. — Non !

JEAN. — Parce que j'ai l'impression qu'Edouard ne va pas être content du tout, tu sais, chérie !...

DANIELLE. — Ça, j'en ai peur !

JEAN. — Et moi donc !

DANIELLE. — Il faut nous attendre à une colère terrible... Le couteau !

JEAN. — Oh non ! quand même...

DANIELLE. — Passe-moi le couteau.

JEAN. — Ah bon !... Excuse-moi, je pensais à la colère d'Edouard !

DANIELLE. — Elle risque d'être épouvantable, bien sûr !... Mais après... tu imagines, chéri ?

JEAN. — Oh ! après, ça va tout seul... C'est cet aveu qui me tracasse... Il va y avoir là quelques minutes...

DANIELLE. — Ecoute, si ça t'ennuie vraiment... c'est moi qui lui dirai tout ! Tu n'arriveras que lorsqu'il saura...

JEAN. — Juste au bon moment, somme toute...

DANIELLE. — Tu préférerais temporiser... Je vois ! Eh bien ! moi, je te demande de prendre le taureau par les cornes, et de...

JEAN. — Par les cornes !... Ah ! c'est une expression malheureuse, ça, Dani !

DANIELLE. — Oh ! je t'en prie !... Vrai, te voilà bien chatouilleux, tout à coup, sur le chapitre de « l'honneur d'Edouard » ! Ah oui ! mais ce matin, c'est trop tard, mon chéri. Tu ne peux plus reculer. Alors, sois brutal. Parle franchement. Et parle tout de suite.

JEAN. — C'est urgent ?

DANIELLE. — Mais bien sûr ! Après notre nuit, tu ne voudrais pas que je recommence avec Edouard ?

JEAN. — Ah mais ! c'est pourtant vrai ! Je n'y pensais pas !

DANIELLE. — J'en tomberais malade...

JEAN. — Moi aussi !... Mais tu ne pourrais pas ruser ?... Faire chambre à part ?... Jusqu'à ce que j'aie trouvé l'occasion de lui parler.

DANIELLE. — Tu ne connais pas mon mari. Je risque d'être obligée de te tromper ! Je regrette, mais je suis une honnête femme, moi, Jean... Tu as cette chance ! Alors, plutôt que d'être à un autre qu'à toi, je préfère mourir...

JEAN. — Qui te parle de mourir ?

DANIELLE. — Tiens, imagine-moi un instant dans les bras d'Edouard.

JEAN. — Oh ! quelle horreur !

DANIELLE. — Ah ! tu vois, je ne te le fais pas dire ! Tu es de mon avis...

JEAN. — Oui. Bon. D'accord !

DANIELLE. — Tu sais très bien que...

JEAN. — Mais oui, tu as raison, je te dis... *(Un temps.)* Alors ?

DANIELLE. — Alors quoi ? C'est toi l'homme, c'est toi qui commandes, chéri ! Moi, je t'obéirai... toujours ! Cherche, trouve, décide !

JEAN, *après avoir bu un verre de vin.* — Bon, eh bien ! Je ne vois qu'une solution : la fuite !

DANIELLE. — Tu veux battre en retraite ?

JEAN. — Elastiquement... et avec toi !

DANIELLE. — Naturellement !... Et tu crois que notre départ...

JEAN. — Mais oui ! Je lui écrirai... Par lettre, je n'aurai pas peur de lui expliquer... Et, à tête reposée, je trouverai mieux les mots qu'il faut... Je lui ferai comprendre la situation.

DANIELLE. — Oh ! Il comprendra très vite !

JEAN. — L'important, c'est de ne pas être présent à ce moment-là... Et tout ira bien !

DANIELLE, *rapidement, ainsi que les quatre répliques suivantes.* — Tu crois ça ?... Tu le connais mal ! Il te retrouvera et tu n'éviteras pas l'explication...

JEAN. — Mais si !... A Paris, nous changerons d'adresse !

DANIELLE. — Tu trouveras un appartement ?

JEAN. — Non, certainement pas ! Mais nous pourrions vivre à l'hôtel...

DANIELLE. — Alors, il t'attendra à la sortie de ton bureau...

JEAN. — Ah ! le salaud !... Mais qu'est-ce qu'il a à s'acharner comme ça contre moi ?

DANIELLE, *après un temps et très doucement.* — Parle-lui, va ! Ce sera plus net !

JEAN. — Oh ! ça... ce sera net... Je vois d'ici la bobine que va faire Edouard... *(Dans un cri :)* Ah ! J'ai une idée... C'est épatant !... Allez, viens, nous changeons de continent, ça y est ! Je vais me faire envoyer en Afrique. La direction me l'a proposé juste avant les vacances... Nous avons une usine, là-bas...

DANIELLE. — Ah ! Peut-être qu'au cœur de la forêt vierge... Ce n'est pas une mauvaise idée...

JEAN. — C'est génial !... Je suis très content de moi. Viens vite !

DANIELLE. — Nous partons tout de suite pour l'Afrique ?

JEAN. — C'est plus prudent !... Je crains qu'Alice ne soit allée chercher ton mari.

DANIELLE. — Sur la route, il faudra même se méfier de sa voiture, et ne suivre que des petits sentiers...

JEAN. — Jusqu'en Afrique ?

DANIELLE. — Mais non, jusqu'à la gare !

LULU, *qui est entrée sur ces derniers mots.* — Vous prenez le train ? On va vous y déposer, nous, à la gare...

JEAN. — Oh ! C'est trop gentil, ma petite Lulu, mais...

LULU. — Cadeau d'une admiratrice !

DÉDÉ, *qui entre en coup de vent.* — La bagnole ne démarre pas !

LULU. — Quoi ?

DÉDÉ. — La bagnole ne démarre pas !

JEAN, *catégorique.* — Il faut qu'elle démarre !

DÉDÉ. — Ah ! toi, silence ! *(A Lulu :)* C'est la panne ! Et comme un em... n'arrive jamais seul, second pépin : du monde vient de s'arrêter au carrefour, là...

JEAN, *inquiet.* — Du monde ?

LULU. — Ça, c'est le bouquet !

DÉDÉ. — On avait bien besoin de ça ! Saute, Lulu, va surveiller un peu ce qu'ils font...

LULU. — O. K. !

Et elle sort en courant. Dédé va boire un verre.

JEAN. — C'est le moment de filer...

DÉDÉ, *d'une voix tonnante.* — Où allez-vous, tous les deux ?

JEAN. — En Afrique !

DÉDÉ. — Quoi ?

JEAN. — Oui, oui, c'est décidé !

DÉDÉ. — En Afrique ?

JEAN. — Chut ! C'est un secret !

Et il fait un pas en avant.

DÉDÉ. — Halte !

DANIELLE. — Laissez-moi vous expliquer, monsieur Dédé... S'il est arrivé des campeurs, là, sur la route...

DÉDÉ. — Des campeurs ? Ça m'épaterait que des campeurs se soient déguisés en gendarmes ! Maintenant, tout est possible... à notre époque...

JEAN, *soulagé.* — Ce sont des gendarmes ?... Ah bon !... Je préfère !

DÉDÉ. — Pas moi !... Les gendarmes, c'est pas marrant !

JEAN. — Edouard non plus !

DÉDÉ. — Et dire qu'hier au soir, je les avais semés !

JEAN. — Tout s'explique ! Ils ont poussé pendant la nuit !

Et il rit.

DÉDÉ, *braquant son revolver sur Jean.* — Ah ! C'est drôle, oui !

JEAN. — Si on ne peut plus blaguer... alors !

DÉDÉ. — C'est pas le moment !

DANIELLE. — Il faudrait partir...

DÉDÉ. — La bagnole ne démarre pas, je vous dis !

JEAN. — Qu'est-ce qu'il lui arrive ?

DÉDÉ. — La batterie est à plat !... Si c'est pas malheureux ! Une traction volée il y a trois jours ! Y en a qui entretiennent leurs voitures, je vous jure, c'est une honte !

JEAN. — Un scandale ! Mais on peut vous pousser !

DÉDÉ, *le sourcil froncé.* — Me pousser ?

DANIELLE, *rectifiant.* — Pousser la voiture !... Quand les gendarmes vont être partis...

DÉDÉ. — Oh mais ! j'y compte bien !

JEAN. — Et ce sera avec plaisir... puisque vous avez la gentillesse de nous emmener avec vous...

DÉDÉ, *stupéfait.* — Moi ?

LULU, *entrant.* — Les gendarmes sont partis, ça y est... Mais y a un poulet qui est resté et je crois qu'il vient par ici...

DÉDÉ. — A la maison ?

LULU. — J'sais pas... j'ai c't'impression !

DÉDÉ.— Et avec cette foutue bagnole, on est coincés... Bon, alors, voilà mon plan. *(A Danielle et à Jean :)* Vous deux, là, vous allez recevoir le poulet...

DANIELLE, *à Lulu.* — Ce n'est pas un grand gaillard, très athlétique...

DÉDÉ. — La paix, quand je travaille... Vous allez recevoir le gars...

JEAN, *catégorique.* — Non !... Faut pas me demander une chose pareille !

DÉDÉ. — Je ne te demande rien, je te donne un ordre... Tiens, c'est toi tout seul qui vas recevoir la police, puisque tu rouspète justement !... Tu es en vacances ici, t'es abruti, tu n'as vu personne, tu ne sais rien... Compris ?... Et si tu nous fais prendre... *(Montrant son revolver :)* Il y a là une dragée pour ta gonzesse et une autre pour toi !

LULU, *à la fenêtre.* — Attention !... Le voilà !... Ça y est, il entre ici !

DÉDÉ. — Tous dans la cuisine ! *(A Jean qui court avec les autres :)* Pas toi !... Toi, reste ici et joue bien ta scène.

JEAN, *effaré.* — Oh ! Mon Dieu, Mon Dieu ! *(Il est à la fenêtre :)* Ah ! C'est Edouard !... Ça, je m'en doutais !

DANIELLE, *paraissant sur le seuil de la cuisine.* — Edouard ?

JEAN. — Oui, oui, Edouard !

DÉDÉ, *qui est rentré lui aussi.* — Quoi ? Quel Edouard ?

JEAN. — Edouard ! Le mari !

DÉDÉ. — Le mari ?

JEAN. — Le mari de Madame ! Ce n'est pas un poulet, c'est un mari... Le mari de Madame...

DÉDÉ, *rigoleur.* — Sans blague ?

JEAN, *désespéré.* — Que faire, mon Dieu, que faire ?

DÉDÉ. — Ecoute, Casanova... Si c'est le cocu...

DANIELLE, *protestant.* — Oh !... Je vous en prie !

DÉDÉ. — Ah ! Pas de manières, mon petit ! Hein ?... Y ne l'est pas ?

DANIELLE. — C'est cette nuit seulement que...

DÉDÉ. — Bon ! C'est tout récent, d'accord !... Mais il l'est quand même !

JEAN. — Je vous en prie, ne vous disputez pas pour ça ! C'est un détail...

LULU, *à la fenêtre.* — En tout cas, il n'a pas le physique de l'emploi...

JEAN. — Vite ! Moi, je ne peux pas le recevoir, ça va être un désastre !

DANIELLE, *très froide.* — Mais non ! Avoue-lui notre amour... C'est le moment !

JEAN. — Ah ! Toi, vraiment, tu as le sens de l'opportunité, ma pauvre chérie... Tu embrouilles tout à plaisir... Si Edouard me voit, tu sais bien qu'il ne va plus me lâcher...

DÉDÉ. — ...et on a besoin de vous pour démarrer. Non, non, pas d'histoire ! Lulu, tu vas l'expédier en vitesse. *(Toujours à voix basse :)* Vous deux f...-vous sur le lit, tirez le rideau et... inutile de vous recommander le silence. Je surveille tout, de l'armoire... A toi, Lulu... Et que ça ne traîne pas !

LULU, *ouvrant la porte.* — Monsieur ?

Dans l'encadrement se tient Edouard. C'est un costaud. Il a au moins une tête de plus que Jean.

EDOUARD, *tout de suite égrillard.* — Mademoiselle !... Ah ! Je savais bien que j'avais aperçu une jolie fille, dans le jardin, tout à l'heure...

LULU. — Trop aimable !

EDOUARD. — Mes compliments, mademoiselle, vous avez de bien beaux yeux. Et une ligne... Un charme... Ah ! vous êtes vraiment ravissante ! Et je m'y connais.

LULU, *moqueuse.* — C'est tout ? Je peux respirer ?

EDOUARD. — Oh !... Et quel délicieux sourire ! Ah ! Je ne regrette pas ma visite !

LULU. — Je m'excuse, monsieur, mais je suis pressée... Alors, vous savez... votre baratin...

EDOUARD. — Je vous demande pardon... Voilà !... Je voulais vous poser une question... Euh !... êtes-vous toute seule, dans ce coin perdu ?

LULU. — Pour l'instant, oui !

EDOUARD, *insistant.* — Absolument seule ?

LULU. — Oui, je vous dis !... Pourquoi ?

EDOUARD. — Elle est adorable !

LULU. — C'est ça... Adorable ! Et maintenant, racontez-moi vite... Qu'est-ce que vous désirez, au juste ?

EDOUARD. — Ah ! Si je vous disais ce que je désire, en ce moment, vous en rougiriez, tenez.

LULU. — Quoi ? Non mais, dites donc... espèce de vieux cochon...

EDOUARD. — Oh !... « Vieux » !... C'est méchant, ça ! *(Et comme Lulu ouvre la porte sans rien dire.)* Bon, bon !... Soyons sérieux... Ce n'est pas mon habitude avec les jolies filles, mais enfin... Voilà : vous n'auriez pas aperçu un couple, par hasard ?

LULU. — Un couple ?

EDOUARD. — Oui, un homme et une femme !

LULU. — J'ai compris, merci ! Un couple, c'est un homme et une femme, sauf cas particuliers...

EDOUARD. — C'est juste !... Eh bien ! je le cherche, ce couple...

LULU. — Ah !

EDOUARD. — Oui !... Figurez-vous que ces pauvres enfants ont dû... *(Lulu lui pouffe à la figure. Il s'arrête)* Qu'est-ce qui vous fait rire ? Ma tête ?

LULU. — Non !... Les « pauvres enfants » !... Oh ! cherchez pas, vous ne pouvez pas comprendre... Et alors, ces pauvres petits ?

EDOUARD. — Je les ai perdus, imaginez-vous !

LULU. — Perdus ?

EDOUARD. — Oui... en cueillant des fleurs ! Hier, après-midi... Ce matin, on a retrouvé tout leur matériel accroché dans la cascade d'un torrent, par là...

LULU. — Ah ! Bon !... Ils sont noyés !... Ben, je comprends pourquoi je ne les ai pas vu passer...

EDOUARD. — Noyés ? Ah non ! Pas noyés ! Un tout petit torrent ! Les gendarmes affirment qu'ils n'ont pas pu se noyer.

LULU. — Oh ! si vous croyez les gendarmes... alors !

EDOUARD. — Oui, je les crois.

LULU. — Encore une éducation à refaire !

EDOUARD, *qui ne saisit pas.* — Comment ?

LULU. — Mon pauvre monsieur, je suis désolée, mais je n'ai pas retrouvé votre couple. Réclamez-le aux objets perdus ! Au revoir !

EDOUARD. — Vous ne vous souvenez pas de les avoir aperçus ? Des campeurs...

LULU. — Non, puisque je vous le dis !

EDOUARD. — Si j'insiste, c'est que dans le couple... il y a ma femme !

LULU. — Vous m'en direz tant ! Vous avez perdu votre femme ? C'est marrant !

EDOUARD. — C'est curieux !... Depuis ce matin, à chaque fois que je dis ça, on m'éclate de rire au nez... Je ne vois pourtant pas ce que ça a de risible... Oui, j'ai perdu ma femme !

LULU. — Elle n'est peut-être pas perdue pour tout le monde...

EDOUARD, *vexé*. — Et voilà !... C'est à ça qu'on pense, hein ?

LULU, *moqueuse*. — Oui !... On a des doutes !

EDOUARD. — Eh bien ! On se trompe !... Je connais le garçon qui est avec elle : un ami d'enfance à moi... Et ma femme, c'est sacré pour lui. C'est une sœur !... Et... Mais alors là, tout à fait entre nous, hein ?... Comme ma femme est un iceberg et lui un timide qui n'est pas... très, très porté sur la chose... Je ne risque rien, allez !

LULU. — C'est beau, la confiance !... Enfin... si vous n'êtes pas troublé, c'est déjà ça !

EDOUARD. — Pas troublé du tout, non... mais agacé ! Je cours partout dans les bois...

LULU. — Taïaut ! Taïaut !

EDOUARD, *riant*. — Ce qu'elle est taquine !

LULU. — En tout cas, chercher dans la forêt, c'est logique... Mais dans cette maison...

EDOUARD. — Oh moi ! je n'y aurais jamais pensé, je vous dirais... C'est Alice... enfin... la petite amie du garçon qui est avec ma femme. Elle m'a conseillé de venir ici.

LULU. — Pourquoi ça ?

EDOUARD. — Enfin, pas conseillé exactement... Mais elle m'a fait des allusions auxquelles je n'ai rien compris... sinon qu'il fallait que je vienne ici !

LULU. — Ah ! par exemple... Je vous jure que je ne vois pas pourquoi...

EDOUARD. — Mais non, ne vous creusez pas la tête... C'est une idiote. Il n'y a pas d'autre explication. Elle est idiote !... Elle m'a parlé en riant d'un secret d'alcôve... je ne sais plus... enfin, des enfantillages. Ah ! C'est terrible de passer ses vacances avec des imbéciles. Alice, une gourde finie. Ma femme, une enfant... Quant à mon copain, lui... on n'est pas plus bête ! Il s'égare avec ma femme, je vous demande un peu... Et vous savez pourquoi ?

LULU. — Non !

EDOUARD. — Il n'a pas le sens de l'orientation !

LULU. — Allons donc ?

EDOUARD. — Je vous jure ! Mais à ce point-là, ça ne devrait pas être permis. Je crois bien qu'il perdrait son chemin dans le square d'Anvers. *(Et comme Lulu sourit :)* Vous connaissez ?

LULU. — Un peu, oui...

EDOUARD. — Parisienne ?

LULU. — Ça s'entend, je crois !

EDOUARD. — En vacances ?

LULU. — Oh ! alors là... vous êtes très fort ! Vous devinez tout, c'est génial !

EDOUARD. — Et vous êtes mariée, hein ?

LULU. — Ah ! non, ça c'est raté !

EDOUARD. — Laissez-moi trouver !... En vacances avec votre ami ?

LULU. — Encore raté !... Non, chez mon oncle !

EDOUARD. — Oh ! Que c'est triste, des vacances sans amour... Et... il n'est pas là, en ce moment, le tonton ?

LULU. — Non... Et maintenant, si vous avez fini votre petite enquête...

EDOUARD. — Comment t'appelles-tu ?

LULU. — Hein ?... Euh !... Christine !

EDOUARD. — Oh ! Que c'est mignon !.. Oh !.. Christine !... Cricri !

LULU. — J'attendais Cricri, c'est original ! Vous avez des trouvailles !

EDOUARD. — Ah ! ça... j'amuse toujours les femmes. Elles me disent que je suis un rigolo...

LULU. — Bon, eh bien ! moi, je trouve que vous m'avez assez fait rire...

EDOUARD. — Ecoute, si tu es seule, ma petite Cricri... *(Et comme elle recule :)* Oh ! non, n'aie pas peur... Je ne vais pas te violer, quand même !

LULU. — Ben, j'espère bien... Ça ferait du bruit dans Landerneau... Et puis d'abord, je n'ai pas le temps... Allez-vous-en !

EDOUARD. — Je vais partir... Oh ! regardez-moi cette jolie petite poitrine !

LULU. — Il va y avoir une vache bagarre. si vous insistez...

EDOUARD, *qui suit sa « pensée »*. — Hein ? Si c'est ferme et bien planté. Je suis sûr que ça tiendrait juste dans le creux de ma main...

LULU. — Bas les pattes ! Il est dingue, ma parole ! Si mon oncle arrivait...

EDOUARD. — C'est vrai !... Bon, j'ai une idée. J'ai ma traction qui m'attend au carrefour. Viens faire un tour en forêt !

LULU. — T'as une traction ?

EDOUARD. — Oui, pourquoi pas ?

LULU, *qui réfléchit*. — Ce serait fameux, ça...

EDOUARD. — Ah ! alors là... fais-moi confiance !...

LULU. — Non ,je pense à la bagnole...

EDOUARD. — Ah ? Oh ! C'est une bonne voiture...

LULU. — Je sais... Non mais, c'est bien vrai ? T'as une traction ?

EDOUARD. — Tiens ! voilà les clefs... Allez, suis-moi...

LULU. — Ecoute...

EDOUARD. — Non, ne réfléchissons pas. Je paye un tour au bois. Mon tarif, c'est un baiser pour la prise en charge... D'accord ?

LULU. — C'est cher, dis donc ! Enfin... si c'est ton dernier prix !

EDOUARD, *prenant Lulu dans ses bras*. — Un prix d'ami !... Mais... tu dois être si douce à embrasser... ma Cricri !... *(Il l'embrasse. Lulu en profite pour prendre les clefs de la voiture dans la poche d'Edouard. A ce moment, Dédé apparaît sur le seuil de la cuisine, dans le dos d'Edouard. Comme il va intervenir, Lulu lui montre les clefs, et Dédé, après un signe d'assentiment, rentre dans sa cui-*

sine.) Mmmm ! Voilà un baiser que je n'oublierai pas !

LULU. — J'en suis sûre !

EDOUARD. — Je suis transporté...

LULU. — ... et moi, je sens que je vais l'être !

EDOUARD. — J'adore les baisers dérobés...

LULU, *souriante.* — Voleur !

EDOUARD, *qui tient toujours Lulu contre lui.* — Allez, viens vite à présent. Ne restons pas ici. Suis-moi...

LULU, *souriante.* — Attends... Faut que je demande la permission ! *(Terrible :)* Dédé !

DÉDÉ, *entrant.* — Tu veux laisser la demoiselle, espèce de salopard !

EDOUARD, *qui se retourne, surpris.* — Quoi ?

DÉDÉ. — Qu'est-ce qui m'a f... des satyres pareils ?

EDOUARD. — Mais, monsieur... *(A Lulu :)* C'est votre oncle ?

LULU. — Non, c'est mon cousin.

DÉDÉ. — T'occupe donc pas et vide-moi les lieux en quatrième !

EDOUARD. — Mais enfin, qui est cet individu ?

DÉDÉ. — Allez... disparais, mon gros ou je te sors comme un malpropre...

EDOUARD. — Je voudrais bien voir ça, par exemple.

DÉDÉ. — Ah !... Tu veux voir ? *(Il a tiré sa matraque de sa poche.)* Tiens !

Il veut en asséner un coup sur la tête d'Edouard. Celui-ci lui arrête le bras avec une main, tandis que, de l'autre, il lui saisit l'autre bras qu'il tord. Lulu, derrière eux, est comme pétrifiée.

EDOUARD. — Non mais... Qu'est-ce qui m'a donné... espèce de voyou !

DÉDÉ, *le bras tordu, il tombe à genoux.* — Aïe !... Oulà, oulà !... Brute !... Au secours !

Jean apparaît entre les rideaux de l'alcôve, derrière Edouard. Il saisit la matraque qui est restée dans la main de Dédé, toujours maintenue au-dessus de la tête d'Edouard. Jean hésite un instant, cherchant ce qu'il va faire.

EDOUARD, *terrible.* — Hein ?... Ça fait mal, ça, mon petit gars ?

JEAN. — Et ça ?

Et il frappe la tête d'Edouard. Celui-ci s'écroule lourdement.

DANIELLE, *dans un cri.* — Jean !

JEAN. — Signé : Jeannot-la-matraque !

Et, faisant tournoyer son arme, il reste un instant un pied sur Edouard, très chasseur de fauves.

DANIELLE. — Jean ! Tu as frappé Edouard ! Ça alors !

JEAN. — Ah ! mon petit, je ne me connais plus ! C'est parti presque malgré moi...

DANIELLE, *admirative.* — Mon Jean !... On t'a changé !

JEAN. — Peut-être !... *(D'un ton sec à Dédé et Lulu :)* Hé !... vous deux

DÉDÉ, *subjugué.* — Chef ?

JEAN, *désignant Edouard.* — Enlevez-moi ça !

DÉDÉ. — Compris !... *(A Lulu :)* On va l'emmener dans la cuisine !... *(Il tente de le soulever)* Aïe ! Oh ! Je vais me f... un tour de reins !

LULU. — Attends ! J'ai une idée !

Elle entre dans la cuisine et en ressort avec un diable. Ils chargent Edouard sur le diable et le traînent vers la cuisine.

JEAN, *faisant tournoyer sa matraque.* — Et voilà le travail !

DANIELLE. — Ah oui ! On t'a changé... C'est merveilleux !

JEAN. — Pas pour Edouard peut-être... mais c'est comme ça !

DANIELLE. — Oh ! c'est inouï... Tu n'as pas hésité.

JEAN. — Si !... Pendant une seconde. Ah ! J'avais le choix. Je pouvais aussi assommer Dédé. Mais tu imagines tout de suite les complications avec Edouard. Elles viendront bien assez vite !

DANIELLE. — Mon chéri, il n'y avait rien d'autre à faire, en y réfléchissant. Ce qui est beau, c'est que tu n'aies balancé qu'une seconde !

JEAN. — Oui !

DANIELLE. — Je t'admire, mon chéri. Tu commences à vivre dangereusement.

JEAN. — C'est vrai ! Tu as vu la force d'Edouard ? Et sa brutalité ?... C'est effrayant ! Il m'a fait une peur... Et quand je pense que tu voudrais que je lui annonce... Non, non ! L'Afrique !

Il remonte.

DÉDÉ, *venant de la cuisine.* — Nous avons le temps !... Il a son compte, le mari... T'as un joli coup de matraque, pour un débutant !..

JEAN. — Ça fait un effet foudroyant, ce truc-là ! Je trouve ça très amusant !

DÉDÉ. — Je voulais te dire merci, mon pote !... T'es un homme !

JEAN. — Et toi, tu déshonores la corporation !... Hein, Dani ? Tu as entendu ce gangster à la noix ? « Au secours ! », il criait : « Au secours ! » Ah ! heureusement que j'étais là ! Apprenti, va !

LULU, *sur le seuil de la cuisine.* — Ah ça ! C'est vrai !...

DÉDÉ, *rageur.* — Oh ! toi, la môme... molo, hein !...

Lulu sort vers la cuisine.

DANIELLE. — Silence, les enfants ! Jean, mon chéri, que faisons-nous ? Nous n'allons pas abandonner Edouard, le laisser ici tout seul, dans cette cuisine, sans aucun soin...

DÉDÉ, *intervenant.* — Permettez ?... J'ai l'habitude... Ne vous inquiétez pas, ma petite dame, y va se réveiller tout seul... Il est juste étourdi. La matraque est calculée pour ça,

vous pensez. Mais oui, c'est scientifique, mon boulot. A moins d'être Hercule lui-même, votre mari en a encore pour cinq bonnes minutes avant de récupérer. Après quoi, il n'y paraîtra plus !... Un peu de migraine peut-être... Une bosse, ça d'accord ! Mais rien d'inquiétant !

JEAN, *tout en remontant vers la cuisine.* — Tu vois, chérie... Rien d'inquiétant ! Alors ! En avant !

DÉDÉ, *sortant un portefeuille de sa poche.* — ... Le temps de piquer le fric qui est là-dedans...

DANIELLE. — Mais... c'est le portefeuille d'Edouard, ça !

DÉDÉ, *calmement.* — Oui.

DANIELLE, *suffoquée.* — Hé ben !... Vous... Par exemple !... Vous avez un certain toupet !

JEAN, *redescendant.* — Qu'est-ce qu'il y a encore ?

DANIELLE. — C'est Dédé !.. Il a... Il a piqué...

JEAN. — Piqué qui ?

DANIELLE. — Le portefeuille d'Edouard !

JEAN. — Allons, bon !

DÉDÉ. — Oh ! quoi !... Il était tombé par terre... C'est un objet trouvé !

DANIELLE. — Mais comment donc ! Moi, j'appelle ça un vol.

DÉDÉ. — Si tu veux, j'ai pas honte !... Je travaille, moi, je fais mon métier... Et remarque... je ne suis pas vache ! Toujours correct, question boulot... Je lui laisse ici tous ses papiers d'identité !

DANIELLE. — Ah ! Tiens... bien sûr !... Des papiers...

DÉDÉ. — Oh ! mais c'est pas rien !... C'est fou ce qu'on peut avoir comme em... quand on les a paumés... Hein, Jean ?

JEAN. — Bien sûr !... Mais là n'est pas la question... Voyons !... De quoi s'agit-il ? comme disait...

Il hésite.

LULU, *sortant de la cuisine.* — ... le maréchal Foch.

JEAN. — Oui, c'est lui. Merci ! De quoi s'agit-il ? Danielle, toi, tu voudrais qu'on te rende cet argent ?

DANIELLE. — Oui.

JEAN. — Mais vous, vous refusez ?

DÉDÉ. — Absolument !

JEAN. — Attention ! C'est votre dernier mot ?

DÉDÉ. — Oui !

JEAN. — Très bien ! Alors, il n'y a qu'une solution : n'insistons pas, l'affaire est classée, on s'en va !

DANIELLE, *retenant Jean.* — Mais comment donc ! Ça serait trop simple !

LULU. — J'ai trouvé un bath briquet... Y'aura qu'à gratter les initiales E. D.

DANIELLE. — Le briquet d'Edouard !

DÉDÉ. — C'est un Dunhill. Il est chouette !

Danielle a pris le revolver, que Dédé avait posé sur la table.

DANIELLE. — Haut les mains !

DÉDÉ. — Quoi ?

LULU. — Oh ! La vache !

JEAN. — Qu'est-ce que tu fais ?

DANIELLE. — Je reprends l'argent du ménage ! Un geste et vous êtes morts !

JEAN. — Veux-tu me lâcher ça tout de suite !

DANIELLE, *à Jean.* — N'approche pas ou j'envoie des dragées !

DÉDÉ, *terrifié.* — Ah non !... Hé ! là !

JEAN. — Donne-moi ce revolver !

Et il avance la main.

DÉDÉ. — Fais gaffe, Jeannot, y part tout seul, c't'outil-là !

JEAN, *reculant.* — Danielle, tu l'entends ? Fais gaffe... Enfin... pas de bêtise !

DANIELLE, *riant.* — Ils ont tous la frousse !

JEAN. — Non !... Ne ris pas ! Ta main va se crisper et... pan ! Un mort ! Sans compter que ça risque de réveiller Edouard, et... pan ! pan !... Trois morts !

DANIELLE. — Oh ! Je t'en prie, mon chéri...

JEAN. — Et ne fais pas de grands gestes non plus... C'est très dangereux, voyons !

DANIELLE. — N'aie pas peur !

JEAN. — Ah si !... justement !

DANIELLE. — Mais non ! Je suis très calme ! Tiens ! Regarde... *(Elle tient son revolver pointé vers le bas)* — Comme ça ! Là !... Et maintenant, Dédé, rendez-moi mon argent tout de suite...

DÉDÉ, *qui n'a plus peur.* — Parce que, si je ne vous le rends pas, vous ouvrez le feu ?

DANIELLE. — Jamais de la vie ! Vous êtes fou !

DÉDÉ. — Oh ! ben alors... s'il n'y a plus de danger, moi je garde le fric.

DANIELLE, *stupéfaite.* — Comment ? Mais voyons... Jean !

JEAN. — Hé ! Que veux-tu... Tu t'y prends mal : tu ne lui fais plus peur !

DANIELLE. — Je ne peux pourtant pas le tuer pour l'impressionner ?

JEAN. — Non !

DANIELLE. — Alors ? Qu'est-ce qu'on fait dans ces cas-là ?

JEAN. — Oh ! Il y a toute une technique...

DANIELLE, *lui tendant le revolver.* — Montre-moi !

JEAN. — Non, je veux dire : il y a certainement toute une technique. Mais laquelle ? Ça ! je l'ignore...

Il s'assied.

DANIELLE. — C'est une faute ! Tu devrais savoir !

JEAN. — Mon petit, je suis ingénieur-chimiste...

DANIELLE. — Justement ! Il doit te venir des idées...

JEAN, *qui jette un coup d'œil dans la cuisine.* — Dire que sans ton entêtement, nous serions partis... Ah ! Les femmes sont invraisemblables !...

DÉDÉ. — M'en parle pas, mon vieux !

C'est notre perte, les gonzesses ! Tiens ! Je vois, dans mon métier...

JEAN. — Ah non ! ne raconte pas ta vie, toi !

DANIELLE. — Attends ! J'ai trouvé !...

Alice est entrée sans bruit, juste dans le dos de Jean. Elle se tient sur le seuil, stupéfaite de voir un revolver dans les mains de Danielle.

DANIELLE. — Bonjour, Alice !

JEAN. — Pourquoi me dis-tu ça ?

DANIELLE. — Ça quoi ?

JEAN. — « Bonjour Alice » ?

DANIELLE. — Retourne-toi !

JEAN. — Hein ? *(Il découvre Alice.)* Ah ! *(Furieux :)* Ah ! ça nous manquait, ça, tiens ! C'est complet ! La fête continue... On s'en va !

ALICE, *impressionnée.* — Edouard n'est pas ici ?

JEAN. — Non, tu vois...

ALICE. — Mais... sa voiture est dehors !

DANIELLE, *désinvolte.* — Il a dû s'assoupir dans un coin...

ALICE. — Un petit coup de fatigue ?

JEAN. — Un bon petit coup...

ALICE. — C'est curieux !... *(Un temps.)* Et... pourquoi Danielle a-t-elle un revolver ?

JEAN. — C'est pour s'amuser !

DANIELLE. — C'est un jeu de société...

ALICE. — Ah bon !

JEAN, *il prend le revolver à Danielle, et le jardera.* — On t'expliquera ça, dans le jardin. Tu verras. C'est crevant ! *(Remontant :)* Venez !

LULU. — Alice !

ALICE. — Lucie !

LULU. — Quelle bonne surprise !

JEAN. — Comment ?

ALICE. — Qu'est-ce que tu fais ici ?

LULU. — Je... je suis en vacances !

ALICE. — Eh ben !... si je m'attendais...

LULU. — Ah ! ça me fait plaisir de te revoir !

DANIELLE. — Vous vous connaissez ?

ALICE. — Un peu, oui ! Nous avons suivi les cours de sténo-dactylo toutes les deux. Tu te souviens, Lucie ?

LULU. — Ce qu'on a pu rigoler !

ALICE. — Ces chahuts qu'on a faits !

JEAN, *pour essayer d'endiguer ce flot de souvenirs.* — Vous permettez...

ALICE. — Laisse-moi parler avec mon amie Lucie, quand même... Alors, maintenant, qu'est-ce que tu deviens ? Tu travailles ?

LULU. — Oui !... Je suis secrétaire...

ALICE. — Bravo !... Où ça ?

LULU. — Chez un armurier.

ALICE. — Oh ! c'est bien, dis donc, un armurier...

LULU. — Oui, c'est pratique... Mais, au fait, que je te présente : mon fiancé, André Bournel... Ma copine Alice...

DÉDÉ. — Enchanté, mademoiselle...

JEAN, *qui s'assied, découragé.* — Ça y est ! Les mondanités à présent !

DANIELLE. — Oui, tout ça est charmant, mais il est temps de partir... Tu viens, Jean ? On les emmène ?

JEAN. — Oui, mon amour !...

Il l'embrasse.

DANIELLE. — Sois discret, voyons, devant Alice...

JEAN. — Elle est au courant, elle nous a vus dans l'alcôve.

ALICE, *pincée.* — C'est vrai !... ou plutôt je n'ai vu de vous que des choses qui ne m'ont pas permis de vous identifier...

JEAN. — Tu n'es pas physionomiste !

ALICE. — Non, mais j'ai de l'oreille et j'ai reconnu ta voix... Et alors là... bien reconnu ! *(Gentiment fâchée :)* Dégoûtant personnage ! Tu m'as fichue en rogne, tu sais !...

LULU. — Si c'est une scène de ménage qui se prépare...

ALICE. — N'aie pas peur, Lucie... je plaisantais. Je ne suis pas jalouse !

LULU. — Toujours bonne fille, hein, Alice ?

ALICE. — Toujours ! J'ai été dressée, tu te souviens ?... Avec cette brute... Là... Mon grand amour... Comment s'appelait-il, déjà ?

LULU. — Je ne sais plus... Attends... Raymond !

ALICE. — Non, Raymond c'était un autre... Enfin, peu importe ! Qu'est-ce que je disais ?

LULU. — Que tu n'es pas jalouse !

ALICE. — Oui, c'est ça, pas jalouse... J'ai les idées larges et, en amour, je n'ai aucun sens moral. Alors, à la réflexion, j'admets très bien ce qu'a fait Jean. Je trouve que Danielle est une si jolie excuse...

DANIELLE. — Merci !

ALICE. — Je suis enchantée pour vous deux, mes enfants !... Une belle nuit par-ci par-là, ça fait des souvenirs pour plus tard...

DANIELLE. — Certainement, Alice, mais notre nuit, voyez-vous...

ALICE. — Quoi ? Vous avez peur que j'aille la raconter à Edouard, hein, c'est ça ? Bon ! Eh bien ! il n'en saura rien, c'est juré... Embrasse-moi, mon petit Jean ! Tu es rassuré ?

JEAN, *avec un regard vers la cuisine.* — Non.

ALICE. — Mais que tu es bête ! Puisque je ne vais rien lui dire, pourquoi aurais-tu peur ?

JEAN. — Parce que moi, je vais tout lui dire !

ALICE. — A Edouard ? Tu vas... tu vas lui dire...

JEAN. — Tout !

ALICE. — C'est pas vrai ?

JEAN. — Si, si ! Danielle y tient absolument. Elle a comme ça quelques idées... Et comme je ne veux pas passer pour un lâche...

ALICE. — Tu vas tout lui dire ?

JEAN. — Non, je vais lui écrire.

ALICE. — Mais... et nos vacances, alors ?

JEAN. — Elles sont fichues... J'enlève Danielle !

ALICE. — Et tu m'annonces ça comme ça ?

JEAN. — Parce que tu me le demandes !

ALICE. — Devant mon amie Lucie ?

JEAN. — Oui, c'est pas de chance...

ALICE. — Et tu crois que je vais encaisser la nouvelle avec le sourire ? Tu te trompes,

mon bonhomme ! Ça va barder ! Tu vas voir ce que c'est qu'une bonne fille en colère !... Tu vas voir si je suis compréhensive, à présent !

DANIELLE. — Si, si, Alice ! Il faut continuer à comprendre... parce qu'il nous arrive une aventure magnifique, voyez-vous !

ALICE. — Magnifique !... Vous avez de ces mots !... Alors, que je devienne veuve dans ce bled impossible et en plein mois d'août, vous vous en fichez, hein ? Ça vous paraît magnifique !

DANIELLE. — Pas pour vous, naturellement, mais... Ah ! dis-lui quelque chose de gentil, toi aussi, Jean !

ALICE. — Mais non, il trouve ça magnifique... Je me demande si Edouard va être de son avis, tenez !... Je vais aller le réveiller... On va lui demander...

DANIELLE. — Vous ne ferez pas ça !

ALICE. — Non, je vais me gêner !

JEAN. — Ça va être une boucherie sans nom !

ALICE. — Ce sera ma vengeance !

Elle se dirige vers le fond.

LULU. — Attends, Alice, j'ai justement une chose étonnante à te raconter. Viens jusqu'à la voiture...

ALICE. — Vous avez une voiture ?

DÉDÉ. — Toujours !... J'ai toujours des voitures !

ALICE. — Et vous rentrez sur Paris ?

DÉDÉ. — Oui. Finies les vacances !

ALICE. — Le travail, c'est la santé.

DÉDÉ. — Le travail, c'est la... Ah ! c'est malin, ça !...La santé !... Elle va me f... la cerise ! *(Il s'immobilise, l'oreille tendue vers la cuisine.)* Ça y est ! Ça remue !

ALICE, *qui ne comprend pas.* — Ça remue ?

JEAN, DANIELLE, LULU. — ...Ça remue ?

DÉDÉ. — Oui, ça remue !

JEAN, *montrant sa matraque.* — J'aurais dû lui en redonner un petit coup...

DÉDÉ. — On n'est jamais assez prudent... Ah ! ça y est, oui, il se réveille. Filons ! Lui et moi, on n'est pas de la même catégorie !

Il sort.

ALICE. — Qu'est-ce qui se passe ?

LULU. — Je vais te le raconter, en courant ! *(Se retournant sur le pas de la porte :)* Quel métier !

Elle sort derrière Alice.

JEAN. — Viens vite !

Edouard pousse un énorme gémissement.

DANIELLE. — Attends ! Il souffre ! *(Nouveau gémissement.)* Il faut que je reste !

JEAN, *sans réfléchir.* — Tu restes ? Alors, je reste aussi...

DANIELLE, — Tu es merveilleux !

JEAN. — Oui.

DANIELLE. — Mais... si tu le vois... il va falloir que tu lui parles ?

JEAN. — Oui, bien sûr... Mais il va être complètement abruti. Je vais en profiter !

DANIELLE. — Tu vas lui avouer ?...

JEAN. — Oui.

DANIELLE. — Tu es extraordinaire, mon chéri. Je suis fière de toi !

EDOUARD, *de la cuisine, et d'une voix tonnante.* — Y'a quelqu'un ?

JEAN, *à mi-voix.* — Ah ! nom de D... !

DANIELLE, *constatant calmement.* — Oh ! il est en colère !...

JEAN. — Cachons-nous, cachons-nous ! Je lui parlerai plus tard...

Il ferme le rideau de l'alcôve, mais comme il est assis sur le lit et que le rideau ne tombe pas jusqu'au sol, ses pieds et ceux de Danielle dépassent et restent visibles.

EDOUARD, *il entre échevelé, hors de lui.* — Alors, quoi ? Va-t-on me répondre ? Y'a quelqu'un ? *(Il se dirige vers le fond.)* Bande de lâches ! *(Il jette un coup d'œil vers le jardin.)* Ils ont fichu le camp ! *(Il va vers la chambre.)* Attendez un peu... que j'en attrape un... et je l'étrangle ! *(On voit les chaussures de Jean qui s'agitent, jusqu'à ce qu'un coup de pied de Danielle vienne les calmer.)* Y a quelqu'un ? Non ! Ça ne fait rien. Je vais attendre. *(Il s'assied.)* J'ai tout mon temps... Ah ! s'ils s'imaginent que je vais lâcher le morceau, ils se trompent ! *(A ce moment, il s'immobilise. Il a aperçu les chaussures qui dépassent sous le rideau de l'alcôve. Il se lève lentement, s'avance à pas de loup, et d'un seul coup ouvre le rideau. Il pousse un cri de triomphe :)* Ah !

JEAN, *les mains sur le cœur.* — Oh ! Edouard !... Tu m'as saisi !

DANIELLE. — Coucou, Edouard !

EDOUARD, *stupéfait.* — C'est vous ?

JEAN. — Ben oui... tu vois... Bonjour !

EDOUARD. — Pourquoi n'avez-vous pas répondu quand j'ai appelé ?

DANIELLE. — Pour te faire une surprise !

EDOUARD. — Ah ça !... C'est bien une idée à toi, ma pauvre Danielle. Je reconnais là ta malice ! *(Les poings sur les hanches :)* Et... qu'est-ce que vous faites au « Coin Tranquille » ?

JEAN. — Quel coin tranquille ?

EDOUARD. — Eh bien ! ici !... Ça s'appelle le « Coin Tranquille ».

JEAN. — C'est bien trouvé, ça, tiens !

EDOUARD, *à Jean sur un ton agressif.* — Allons, réponds-moi ! Et vite ! Pourquoi êtes-vous ici ?

JEAN. — Dis donc, dis donc, Edouard... Je te défends de me parler sur ce ton-là !... Si, au départ, tu es furieux... où allons-nous ?

EDOUARD, *entêté.* — Pourquoi êtes-vous dans cette maison ?

JEAN. — Nous passions !

EDOUARD. — Ah ! je t'en prie, mon petit, je ne suis pas d'humeur à plaisanter...

DANIELLE, *innocemment.* — Pourquoi ?

EDOUARD. — Parce que j'ai reçu sur le

crâne... un coup de gourdin qui m'a mis les nerfs en pelote, si vous voulez le savoir...

JEAN. — Un coup de gourdin ?

EDOUARD. — Oui, pendant que je bavardais... ici... tranquillement, avec une jeune femme et un monsieur. Ah !... ça vous épate ça, hein ?

DANIELLE. — Tu penses !

JEAN. — Quoi ? On t'aurait frappé dans cette maison... Allons donc !

EDOUARD. — Tu ne me crois pas ?... Tâte mon crâne.

JEAN. — Oh non ! ça m'intimide !

EDOUARD. — Si, si, tâte !

JEAN, *tâtant.* — Oh ! que c'est curieux ! Comment un si petit coup peut-il faire une si grosse bosse ?

EDOUARD. — Un si petit coup !... Ah ! on voit bien que tu n'étais pas là ! J'ai été frappé par un sauvage, oui ! Et savez-vous qui est cet énergumène ? Le propriétaire du « Coin Tranquille » !

DANIELLE. — Le propriétaire ?

EDOUARD. — Oui, c'est incroyable, mais j'ai bien réfléchi... Ça ne peut être que lui !

JEAN. — Non, Edouard, tu fais erreur. Le propriétaire est un bon vieillard.

EDOUARD. — Qu'est-ce que tu me chantes avec ton bon vieillard ? Tu n'étais pas ici, hein ? Alors, tais-toi ! C'est inouï.. En France, à chaque fois qu'il y a un accident, il y a aussi un imbécile qui n'a rien vu, mais qui tient à donner son avis...

JEAN. — Je te jure...

EDOUARD. — Tais-toi, je te dis... Aide-moi à le retrouver ton bon vieillard, et tu vas voir.

DANIELLE. — On ne le retrouvera pas. Il est parti se promener...

EDOUARD. — Et les deux autres ?

DANIELLE. — Ils se promènent aussi...

EDOUARD. — Charmant ! Qu'est-ce que c'est que ce propriétaire qui assomme les gens et puis qui va se balader ? Un fou ?

DANIELLE. — Non! Jean va tout t'expliquer...

EDOUARD. — Oh mais ! j'y compte bien ! Asseyons-nous... Je veux tous les détails !

DANIELLE. — Ah ! tout de même, tu t'intéresses à ce qui nous est arrivé ! Entre nous, tu n'es ni un curieux ni un anxieux !

EDOUARD, *riant.* — Je n'ai aucune anxiété, parce que je suis sûr qu'il n'a rien pu vous arriver de grave...

JEAN. — Eh ben ! mon vieux... pourtant... je te jure...

EDOUARD, *pas troublé.* — Assieds-toi, Danielle... Nous attendons le retour des promeneurs. Assieds-toi donc !

DANIELLE. — Non merci, Edouard... Mais je m'absente un instant... je vais jusqu'à la pompe...

EDOUARD, *souriant.* — Tu m'abandonnes ?

DANIELLE, *souriante elle aussi.* — Exactement !... Tu vas voir, Jean va se charger de tout te raconter ! Je reviens ! Commencez, Jean !...

EDOUARD. — Dis donc... ce ne sera pas trop long ?

DANIELLE. — Oh ! tu n'auras pas le temps de t'ennuyer !

EDOUARD. — Fais-moi une bise, avant de partir...

DANIELLE. — Non, écoute Jean ! C'est important !... Jean, je compte sur vous. J'espère que vous ne me décevrez pas !

Elle sort.

JEAN, *à l'avant-scène.* — Ave Cæsar, morituri te salutant !

EDOUARD, *qui redescend.* — Qu'est-ce que tu dis ?

JEAN. — Rien, c'est du latin... Je plaisante !

EDOUARD, *s'esclaffant.* — Quel type !... Il plaisante en latin !... Ah ! tu me feras toujours rire, tiens !

JEAN. — Oh ! toujours !...

EDOUARD, *qui s'assied, très souriant.* — Si, si !... Alors ? Ta nouvelle extraordinaire ?

JEAN. — Eh bien !... voilà...

Un silence.

EDOUARD. — Voilà quoi ?

JEAN, *empoisonné.* — Voilà, voilà, voilà... Mon cher Edouard...

Un temps... Il tousse pour s'éclaircir la voix.

EDOUARD — Tu as une drôle de tête, mon pauvre Jean... Mauvaise mine !... Tu n'as pas assez dormi ?

JEAN. — Attends donc ! Je vais t'expliquer...

EDOUARD. — Bon. Vas-y !...

JEAN. — Mon cher Edouard, bien que nous soyons fort différents l'un de l'autre, nous sommes de vieux camarades, tu le sais ! Moi, il me semble que je te connais depuis toujours ! Je te revois au lycée où, à force de monter lentement d'une classe tous les deux ans, tu étais finalement un gros jeune homme boutonneux, perdu au milieu de gosses en culottes courtes !... On t'appelait « le vieux » ! Qui aurait dit, à ce moment-là, qu'un jour, j'aurais à annoncer au « vieux », à mon cher Edouard...

EDOUARD. — Ça y est ! Il me fait un discours !

JEAN. — Ah ! surtout, ne m'interromps pas ! Si tu savais à quel point je me concentre, en ce moment... Je te revois, plus tard, vendant déjà des fruits et primeurs, par wagons entiers, alors que je passais encore des examens pour devenir chimiste...

EDOUARD. — Tu vas continuer longtemps notre biographie ? Vingt fois déjà, je t'ai entendu me déclamer ce préambule solennel. C'est une de tes manies... Finalement, c'était toujours pour m'annoncer une bêtise sans importance...

JEAN. — Oh mais ! Cette fois-ci... je te promets...

EDOUARD. — Alors, plus de discours... Au fait !

JEAN. — Entendu ! Si je tenais à bien te rappeler notre vieille amitié, c'est que... Mais puisque ça t'ennuie... Entendu ! Allons-y !...

Euh !... Edouard... Tu sais que, dans la vie, il y a un sentiment plus fort que tous les autres...

EDOUARD. — L'amour maternel !

JEAN. — Oui !... Mais non, il s'agit bien de ça !

EDOUARD. — Ah ! mon vieux, c'est le plus fort de tous les sentiments.

JEAN. — Mais non !

EDOUARD. — Je te jure que si !... Je viens de lire un article là-dessus, justement, alors tu penses !

JEAN. — Ah ! Tu mélanges tout !

EDOUARD. — Bon, continue...

JEAN. — Si tu crois que c'est facile. Tu m'interromps tout le temps...

EDOUARD, *se levant.* — Vas-y ! Je ne dirai plus rien, c'est juré !

JEAN. — Merci !... Mon cher Edouard... Il y a des occasions, crois-moi, où la plus solide camaraderie...

EDOUARD, *près du buffet.* — Oh ! Mon portefeuille !

JEAN, *explosant.* — Ah ! non !... Ah !... Tu me f... en colère, à la fin, avec ta sale manie de ne jamais écouter...

EDOUARD. — Mais c'est mon portefeuille, tu vois bien ! Qu'est-ce qu'il fait là ?

JEAN. — Est-ce que je sais !... Ah ! c'est assommant ! Si tu crois que je m'amuse, en ce moment...

EDOUARD, *ouvrant le portefeuille pour vérifier si rien ne manque.* — Ne t'occupe pas de moi, va ! Amuse-toi ! Parle. *(A lui-même :)* Je me demande un peu comment j'ai pu le perdre...

Il cherche son argent fiévreusement, tout à coup.

JEAN, *se lançant.* — Dani et moi, cette nuit, à la suite de circonstances incroyables, nous avons été forcés de coucher dans le même lit !...

EDOUARD, *hurlant.* — Ah ! Bon sang ! *(Jean se met en garde.)* On m'a volé mon argent !

JEAN. — Hein ?... Ah oui ! Laisse tomber !

EDOUARD. — Comment : « laisse tomber ! »

JEAN. — Tu ne m'écoutes pas !

EDOUARD. — Mets-toi à ma place !

JEAN, *véhément.* — C'est ce que j'ai fait !... et j'essaye de te le raconter...

EDOUARD, *désespéré.* — Tout l'argent des vacances !

JEAN. — Fais donc attention à ce que je te dis, au lieu d'être distrait !

EDOUARD. — Distrait ? Tu as de ces mots ! On vient de me voler deux cent mille francs... Tu réalises ?

JEAN. — Oui, ça... naturellement, c'est agaçant... mais tu m'avais promis d'écouter notre histoire et je...

EDOUARD. — Ah ! F...-moi bien la paix avec tes petites bêtises... Mais qui ?... Qui m'a fait ça ?... Ah ! parbleu, j'ai trouvé. C'est le propriétaire du « Coin tranquille » !

JEAN. — Encore lui ?

EDOUARD. — Toujours !... Oh mais ! Attends un peu ! Qu'il revienne ! Amène-le moi, tiens ! Et je te l'aplatis !

JEAN. — Il ne va rien comprendre...

EDOUARD. — Oh si !... Avant, je l'empoigne... *(Il prend Jean au collet et se met à hurler :)* ...et je te lui colle ses vérités en pleine poire : « Ah ! voleur !... Ah ! saligaud !.. Alors, tu crois que ça va se passer comme ça, fripouille ? »...

DANIELLE, *elle entre en courant.* — Edouard ! Non !

EDOUARD. — Laisse-nous ! *(A Jean :)* Tu vas payer, tu entends ?

DANIELLE. — Non, pas de violences. Lâche-le... Expliquons-nous calmement.

EDOUARD. — Ah ! mon petit, je suis dans une colère...

JEAN, *essayant d'intervenir.* — Oui, mais ce n'est pas...

DANIELLE, *le coupant.* — Taisez-vous, je vais le calmer... *(A Edouard :)* Jean t'a dit ?

EDOUARD. — Oh oui ! ça, il m'en a dit !

JEAN. — Seulement, il n'a rien voulu entendre...

DANIELLE. — Parce qu'il est en colère !

EDOUARD, *vers la porte et Jean.* — Je le tuerai, ce misérable !

DANIELLE, *à Jean.* — Là ! Vous voyez bien dans quel état il est ! Taisez-vous, laissez-moi faire ! *(A Edouard :)* Tu souffres, évidemment...

EDOUARD. — Oh oui !... Je suis dans une rage folle !

DANIELLE. — Tu es jaloux ?

JEAN. — Mais non !

EDOUARD. — Pourquoi jaloux ?

DANIELLE. — Vexé, alors ?

EDOUARD. — Plutôt, oui ! C'est la première fois qu'on me joue un tour pareil...

DANIELLE. — Ah ça ! je te le jure !

EDOUARD. — ...Mais ça va se payer !

DANIELLE. — Non ! Tu ne dois pas te mettre en colère !

EDOUARD. — C'est ça ! Je dois sauter de joie, peut-être ? Elle est inouïe, hein, Jean ?

JEAN. — Inouïe !

EDOUARD. — Tu vois ! Il te trouve inouïe !... Ça ne te bouleverse pas, toi ?

DANIELLE. — Si ! Bien sûr...

EDOUARD. — On ne le dirait pas !... Attends, mais... voyons. tu étais au courant de ce qui m'arrive ?

DANIELLE — Oh ! Quelle question ? Ce sont des choses dont on s'aperçoit, tu sais...

EDOUARD. — Alors, je trouve formidable que tu ne m'aies pas averti tout de suite.

DANIELLE. — On te l'a dit dès que ça a été possible.

EDOUARD. — Vous ne m'avez rien dit du tout !

JEAN. — Je n'ai rien dit du tout...

EDOUARD. — ...C'est moi qui ait tout découvert !

DANIELLE. — Ah bon !

EDOUARD. — Le résultat est le même d'ailleurs !

DANIELLE. — Oui.

EDOUARD. — Ah ! C'est un joli gâchis, mes

nfants ! Nos vacances sont fichues, c'est imple.

DANIELLE. — Naturellement, ça... Nous entrons à Paris.

EDOUARD. — Oh mais !... pas avant de n'être vengé !

DANIELLE. — Non, Edouard, tu n'as pas le droit de te faire justice toi-même. Ton devoir est d'être humain, d'essayer de comprendre et de pardonner.

EDOUARD. — Non mais !... elle est folle ! Pardonner ! Tu es complètement détraquée, ma pauvre fille ! *(A Jean :)* Tu entends ça ? Comprendre et pardonner !

JEAN. — Il y a un léger malentendu. Je vais te dire...

DANIELLE, *le coupant.* — Il va te dire comme moi qu'aucune volonté au monde n'aurait eu la force de résister à cet appel merveilleux.

EDOUARD. — Merveilleux ?

DANIELLE. — Ah ça !... Merveilleux ! *(A Jean :)* N'est-ce pas ?

EDOUARD, *à Jean.* — Un appel merveilleux vers mes billets de mille ?

DANIELLE. — Tes billets de mille ! Mais de quoi parles-tu en ce moment ?

EDOUARD. — Eh bien ! comme vous... du vol de mon argent. Pourquoi cette question idiote ?

DANIELLE. — Je ne pensais pas à ça, excuse-moi !

EDOUARD. — Suis un peu la conversation, mon petit, quand c'est un sujet aussi grave. *(A Jean qui, distrait, ne l'entendra pas :)* Je déteste les gens qui n'écoutent pas...

JEAN. — Hein ?

DANIELLE. — Bravo, Jean !... Vous ne lui avez rien annoncé, en somme ?

EDOUARD. — Non, rien ! J'ai tout trouvé !

DANIELLE. — Et c'est pour un vol que tu te mets dans des états pareils ?

EDOUARD. — Oui, pour un tout petit vol : deux cent mille balles, simplement !... C'est un rien, mais ça énerve !

DANIELLE. — Il y a plus grave que de perdre deux cent mille francs...

EDOUARD. — Bien sûr ! Mais ça me suffit comme ça... Je te jure que je me souviendrai de ces vacances...

DANIELLE. — Oui, ça se précise... Attends la suite : c'est inoubliable !

EDOUARD, *inquiet.* — La suite ?

DANIELLE. — Allons-y progressivement !... Où est ton briquet ?

EDOUARD. — ...Mon briquet ?... Non... je ne l'ai plus !

DANIELLE. — Parti !... Autre chose : où sont les clefs de ta voiture ?

EDOUARD. — Les clefs de ma... *(Il se fouille fiévreusement.)* Les clefs... Je ne les trouve pas ! On m'a aussi volé mes clefs ?

DANIELLE. — Et, ce qui est plus grave, la voiture qui va avec.

EDOUARD, *douloureusement.* — Oh non !...

JEAN. — Sa voiture ?

DANIELLE. — Oui !... La fille qui était ici avait tes clefs dans sa poche, elle est montée tranquillement dans ta traction avec son type et ils ont filé...

EDOUARD, *qui souffre.* — Oh ! mon Dieu... Tu les as vus ?

DANIELLE. — Non, mais j'ai vu Alice. Au bout du jardin à l'instant.

EDOUARD. — Et elle est absolument certaine...

DANIELLE. — La voiture est partie sous son nez !

EDOUARD. — Quelle imbécile !

DANIELLE. — C'est exactement ce qu'elle dit de toi, elle aussi. Elle trouve que tu aurais dû surveiller tes clefs, car dans la voiture, il y a tous ses bagages...

EDOUARD. — Justement ! Si elle s'était jetée sous les roues pour les empêcher de démarrer.

DANIELLE. — Ben voyons !... Tu as toujours des idées héroïques... pour les autres !... Seulement, notre Alice a été surprise. Sur l'instant, elle a cru que tu avais prêté ta voiture.

EDOUARD. — Prêter Bichette ! Elle est folle !... Prêter Bichette !... Non ! Ce qu'il faut entendre ! Quelle crétine ! Venez ! Courons !...

DANIELLE. — Après ta voiture ! Tu n'es pas sérieux !

EDOUARD. — C'est pour faire quelque chose...

DANIELLE. — Alice m'a chargé de te dire qu'elle va faire tout ce qu'il faut.

EDOUARD. — Elle ?

DANIELLE. — Oui. Sa colère l'a rendue débrouillarde, elle a réquisitionné un jeune homme qui passait...

EDOUARD. — Bravo !

DANIELLE. — Et, à l'heure qu'il est, ils filent tous les deux sur les traces de tes voleurs...

EDOUARD. — Bravo !

DANIELLE. — Ils ne les rattraperont jamais, d'ailleurs ! Tu penses ! Avec un scooter !

EDOUARD. — Un scooter ! Elle a arrêté un scooter !...

DANIELLE. — On arrête ce qu'on peut !

EDOUARD. — Pour rattraper Bichette ! Ah ! la crétine... La crétine !

DANIELLE. — Oui, oh !... c'est sans espoir, mais ça les amusait, ces enfants !

EDOUARD. — Ça les amusait !... J'étouffe !

DANIELLE. — Ils vont faire quelques kilomètres, puis ils iront voir les gendarmes, à qui tu vas complètement gâcher ce beau dimanche. Et tout le monde va revenir au « Coin Tranquille ». Attendons-les !

EDOUARD, *s'écroulant sur le lit.* — Mon Dieu, Mon Dieu... On m'a volé Bichette !

JEAN. — Ah ! vraiment, Edouard, tu n'as pas de veine aujourd'hui. C'est curieux...

EDOUARD. — Ce n'est pas ta faute...

DANIELLE. — Non...

EDOUARD. — Ce n'est la faute de personne. C'est la fatalité !

JEAN. — Voilà !

EDOUARD, *à Jean.* — Je te demande pardon !

JEAN. — Toi ?

EDOUARD. — Oui !... Tout ton matériel de

camping, retrouvé ce matin par les gendarmes, était dans ma voiture...

JEAN. — Fatalité !

EDOUARD. — Hé oui !...

JEAN. — Quand elle s'en mêle, la fatalité... Tu sais !... nous ne sommes plus grand'chose...

EDOUARD. — Comme c'est juste ce que tu dis là !

DANIELLE. — On ne doit même pas se mettre en colère !

EDOUARD. — On n'a plus la force ! Moi, je suis anéanti...

JEAN, *sautant sur l'occasion.* — Ah ! Alors, c'est le moment ! Je vais te raconter ce qui nous est arrivé, à Danielle et à moi. Tu va voir, c'est terrible...

EDOUARD. — Oh ! maintenant... Que veux-tu qu'il m'arrive de pire que de perdre Bichette ?

JEAN, *tragique.* — Je vais te le dire.

EDOUARD. — Quoi ? Encore pire que de...

JEAN. — Oui. Sais-tu qui sont ces gens qui étaient ici ? Des gangsters !

EDOUARD, *un cri.* — Ah ! Bichette est fichue !

JEAN. — J'en ai peur ! *(Edouard se trouve mal et tombe en arrière sur le lit. Jean, qui s'éloigne du lit, ne s'en aperçoit pas. Danielle, qui suit Jean des yeux, non plus.)* ...Et ces gangsters, sous la menace de leur revolver. nous ont obligés, ta femme et moi, à coucher dans le même lit !

DANIELLE. — Tout nus !

JEAN. — Oui, remarque bien la fatalité : tout nus ! Et alors, il est arrivé ce que tu devines...

DANIELLE, *qui s'est retournée pour juger de l'effet produit, aperçoit Edouard.* — Edouard ! Mon Dieu ! Il a eu un coup de sang !

JEAN. — Quoi ?

DANIELLE. — Nous l'avons tué !

JEAN, *inconscient.* — Ça arrange tout ! *(Se rendant compte de ce qu'il vient de dire :)* Oh non !... Pardon, Edouard ! *(Il se jette sur son corps, y reste un instant, se redresse.)* Il respire !

DANIELLE. — Vite ! Des sels !

JEAN. — Des sels ?

DANIELLE. — Oui, des sels !... de l'eau... une cuvette ! Vite !

JEAN, *tout en courant vers la cuisine.* — Donne-lui des gifles !

DANIELLE. — Edouard ! *(Elle le gifle.)* Edouard ! *(Nouvelle gifle.)* Tu m'entends ? *(Gifle.)* Edouard, réponds-moi.

JEAN, *de la cuisine.* — Il n'écoute jamais !

DANIELLE. — Il ne bouge plus !

JEAN, *qui revient en courant.* — Voilà de l'eau !... une serviette !

DANIELLE. — Donne ! *(Elle tamponne le front d'Edouard.)* Là ! *(Un temps.)* ...Qu'est-ce qu'on peut faire d'autre ?

JEAN. — Partir ! *(Danielle le regarde, indignée.)* Non ! attendez... Du vinaigre... des tractions de la langue...

DANIELLE. — Pas la peine ! Il ouvre le yeux !

JEAN. — Tant mieux !... Alors, mon pauvr Edouard ?

DANIELLE, *pendant qu'ils asseyent Edouar* — Doucement !... Là !... Le pauvre vieux !

EDOUARD., *faiblement.* — Merci ! Ah ! Heu reusement que je vous ai, tous les deux !

JEAN, *à Danielle.* — Eh ben !... Il doit êtr rudement sonné pour nous dire ça !

DANIELLE. — Ça a été un choc, hein ?

EDOUARD. — Ah ! La tête m'a tourné... Ç doit être ce coup que j'ai reçu sur la tête qu m'a...

JEAN. — C'est une dure nouvelle...

EDOUARD, *cherchant.* — Une dure nouvelle *(La mémoire lui revient.)* Ah oui ! Ah ! Affreuse !

JEAN. — Hé oui !... *(A Danielle :)* Ça y es il se souvient ! ... C'est inattendu, crois-tu ?

EDOUARD. — Oui !

JEAN. — Et terrible !

EDOUARD. — Mmm !... Un coup de poignard

JEAN. — Là, vous voyez, Dani ? On s'es dépêchés, il aurait mieux valu lui écrire...

EDOUARD. — M'écrire qu'on avait vol Bichette ?

JEAN. — Mais non !... Ce que nous avons fa tous les deux...

EDOUARD. — Bichette et toi ?

JEAN, *agacé.* — Bichette et moi !... Ma non...

EDOUARD. — Qu'est-ce que Bichette ?...

JEAN, *le coupant* — Oh ! f...-moi la pai avec ta Bichette. Je te parle de l'autre nou velle... Après... *(Il a une subite révélation* Oh !... Quand t'es-tu trouvé mal, Edouard ?

EDOUARD. — Je ne sais plus !

JEAN. — Cherche !

EDOUARD. — Nous parlions de Bichette puis... hop !... un trou noir !...

JEAN. — C'est bien ce que je pensais, no avons parlé pour rien !

DANIELLE. — Comment, imbécile, tu n' pas entendu ?

EDOUARD. — Entendu quoi ?

JEAN. — Ah ! ça y est, faut recommence Et moi qui me sentais plus léger !... Tu peux pas écouter, hein, quand on te parle

DANIELLE. — C'est moi qui m'en occupe présent. Laissez-moi faire, Jean ! Et ce fois-ci... il va savoir, je vous le jure !

EDOUARD. — Qu'est-ce que je vais savoi

JEAN. — Un peu de patience, Edouard. temps de souffler !

EDOUARD, *à Jean.* — Qu'est-ce que saurai ?

JEAN, *en confidence et machinalement.* Que tu es cocu !... Chut !... Attends ! On va le dire...

EDOUARD, *se dressant d'un bond terrib* — Je suis quoi ?

DANIELLE, *affolée.* — Jean !

JEAN, *innocent.* — Hé ?... *(Il s'aperçoit ce qu'il vient de dire.)* Oh ! ça m'a échapp

RIDEAU

ACTE III

Même décor, quelques minutes plus tard... Sur la table, la bouteille de vieux marc, débouchée... Et deux verres...

EDOUARD. — C'est ton dernier mot ?

JEAN. — Oui.

EDOUARD. — Tu refuses de me dire ce qui s'est passé ici cette nuit ?

JEAN. — Ecoute, Edouard...

EDOUARD. — Tu refuses ?

JEAN. — Tu n'es pas juste, mon vieux. Tu as bien accordé à Danielle un petit entr'acte. Elle est sortie pour respirer un peu, pour se détendre...

EDOUARD. — Danielle est une femme !... Toi, tu es mon ami. Et ton devoir est de me rassurer immédiatement...

JEAN. — Je ne peux pas !

EDOUARD. — Pourquoi ?

JEAN. — Danielle avait besoin de se détendre. Moi, j'ai besoin de me concentrer.

EDOUARD. — Pfff !... C'est risible !... Enfin bon !... C'est très bien ! Concentre-toi ! Mais je dois dire que, pendant ces quelques jours de vie en commun, où nous aurons tout partagé... les joies, les soucis, les catastrophes... j'en aurai beaucoup appris sur toi, mon petit Jean. Ce matin, tu me déçois un peu... *(Il se verse un petit verre.)* Et je saurai m'en souvenir...

JEAN. — Oh non ! Edouard, ne bois plus, je t'en prie. C'est extrêmement dangereux.

EDOUARD, *buvant.* — Oui, je sais... l'alcool tue !

JEAN. — Si ce n'était que ça !... Mais ça rend méchant ! J'ai peur que tu ne fasses des bêtises, tout à l'heure... Ah, là là ! ce que ça s'engage mal, mon Dieu ! *(Edouard se promène.)* Allons... bon ! Tu recommences ! Tu recommences à tourner comme un ours en cage !

EDOUARD. — Je fais ce que je veux, dis donc !

JEAN. — Oui, mais tu me donnes mal au cœur...

EDOUARD. — C'est bien dommage !

JEAN. — ... et tu t'énerves !...

EDOUARD. — Hé oui ! Que veux-tu... C'est que j'ai hâte de passer à l'action.

JEAN. — C'est très compréhensible, remarque... Mais sois raisonnable ! Nous sommes, pour l'instant, en période d'armistice...

EDOUARD, *catégorique.* — Un armistice, c'est dix minutes... Pas plus !

JEAN. — Oh !... De nos jours, mon pauvre Edouard, les armistices...

EDOUARD. — Pas de commentaires ! Tout ce que je te demande, ce sont des détails sur ce qui est arrivé à Danielle... Seulement, tu refuses de me les donner...

JEAN. — Oui.

EDOUARD. — Ah ! vraiment, mon petit vieux, tu ne m'auras pas aidé, dans toute cette aventure !... Enfin, voyons, Jean, tu es au courant de ce qu'on a fait cette nuit à ma femme, n'est-ce pas ?

JEAN. — Ben... oui !

EDOUARD. — Alors, je te demande encore une fois...

JEAN. — Non, Edouard, non ! C'est inutile ! Tout ce que je peux te confier, c'est que ce n'est pas grave... Pas grave du tout !

EDOUARD. — Ce gangster ne lui a pas fait de mal ?

JEAN. — Oh non !

EDOUARD. — Je veux dire : il ne l'a pas brutalisée ?

JEAN. — Pas du tout !

EDOUARD. — Alors, je donne ma langue au chat. Je ne vois pas !

JEAN. — Ne te décourage pas. Cherche tranquillement...

EDOUARD, *après un temps.* — ...C'est le mot « cocu » qui m'inquiète !

JEAN, *conciliant.* — Oh !... Cocu.. Tu sais...

EDOUARD. — Oui, le mot a dépassé ta pensée, hein, Jean ?... Ben voyons ! J'en suis certain ! Si, cette nuit, on avait voulu violer Danielle... Si le propriétaire, par exemple...

JEAN. — Ah non !... Pas le propriétaire !

EDOUARD. — Mmm !... Je le crois capable de tout !

JEAN. — Mais pas de ça, Edouard, je te le certifie !

EDOUARD. — Tu le défends toujours, celui-là ! Enfin, peu importe. Je fais une supposition. Disons que si, cette nuit, « on » avait mis en danger la vertu de ma femme, je suis sûr que tu te serais interposé, toi, Jean ! Que diable ! tu étais son garde du corps !

JEAN. — Du corps de ta femme ? Ah mais ! jamais de la vie !

EDOUARD. — Si, si, je te connais. Tu te

serais fait couper en morceaux, hacher menu, plutôt que de permettre...

JEAN. — Non, Edouard...

EDOUARD. — Ne fait pas le modeste... Tu te serais fait tuer sur place Or, tu es bien vivant. Donc, ce n'était pas si grave ! Tu suis mon raisonnement ? Il est lumineux, hein ? Ah ! mon petit Jean, heureusement que tu es là pour me rassurer...

JEAN, *protestant faiblement.* — Edouard !

EDOUARD. — Merci, Jean !

JEAN. — Je suis bouleversé... je t'assure !

EDOUARD. — Veux-tu encore un petit coup de marc ?

JEAN. — Ah non ! Edouard... Ça suffit, donne-moi cette bouteille !... Donne-moi cette bouteille ou je te la prends de force ! *(Edouard rit.)* Je ne plaisante pas !

Danielle frappe au carreau.

EDOUARD. — Ah ! J'entends Danielle... Plus besoin d'alcool. Tout va s'éclairer. *(A Danielle, qui entre très décidée :)* Entre, mon petit, entre !... L'armistice est terminé, hein ?... Assieds-toi !... Je suis curieux de savoir ce que tu as à me dire.

DANIELLE, *très calme.* — Tu t'en doutes un peu, j'imagine.

EDOUARD. — Mais... à vrai dire... non ! Tout ça est assez embrouillé dans ma tête...

DANIELLE, *souriante.* — Oh ! Edouard, voyons... Jean t'a traité de cocu... C'est clair ! Ce n'est pas un mot à double sens ! En français, ça ne peut signifier qu'une chose : je t'ai trompé !

EDOUARD. — Tu m'as... quoi ?

DANIELLE. — Je t'ai trompé... cette nuit !

EDOUARD. — Mais comment ?

DANIELLE. — Comment je t'ai trompé ?

EDOUARD. — Non, je veux dire : ce n'est pas vrai ?... Hein, Jean ? Elle ne m'a pas trompé ?

JEAN. — Si ! Si ! Elle t'a trompé... Du moment qu'elle te le dit, tu sais...

EDOUARD. — Ah ça alors ! Ah ! Bon sang ! Ça y est, ma femme m'a trompé !

JEAN. — Hé oui ! mais il faut tout de suite que je te raconte : nous avons des circonstances atténuantes...

EDOUARD, *stupéfait.* — « Nous avons » ? Danielle et toi ?

JEAN. — Oui.

EDOUARD. — Vous deux... vous avez... Enfin, voyons, c'est impossible ! Je rêve !... Toi, Jean ?

JEAN. — Moi !

EDOUARD. — Tu as pu me faire ça ?

DANIELLE. — Oh oui !...

EDOUARD. — Mais, il y a encore un instant, tu m'affirmais qu'il n'était rien arrivé de grave !

JEAN. — C'était pour que tu aies la surprise...

EDOUARD. — Oh ! ça me renverse !

JEAN. — Toujours les surprises !... Je vais t'expliquer comment tout s'est passé, Edouard.

EDOUARD. — Ah non ! merci bien ! Epargne-moi les détails, espèce de malotru !

DANIELLE. — Laisse-lui t'exposer comment...

EDOUARD. — Il m'exposera si je veux... Ah ! c'est un peu fort !

DANIELLE. — Il a bien le droit de te montrer...

EDOUARD. — Je lui défends de montrer quoi que ce soit !

DANIELLE. — Il a quand même le devoir de t'expliquer...

EDOUARD. — Non !... C'est moi qui commande ici !

JEAN. — Mais oui, ma petite Danielle... Il faut bien qu'il ait un petit plaisir, lui aussi !

EDOUARD, *qui étouffe de rage.* — Oh !

JEAN. — Non, ne te fâche pas, Edouard !

EDOUARD. — Ne te fâche pas ! C'est admirable !... Ah ! Je tombe des nues, moi ! Ma femme m'a trompé ! *(Il ricane.)* Ah ! Ah ! Et avec cette pauvre nouille ! Oh ! Et tu n'es pas honteuse, Danielle ?

DANIELLE. — Pas du tout !

EDOUARD. — Alors, tu ne sens pas que, tous les trois, nous sombrons dans le ridicule ?... Je vous présente l'amant de ma femme !... Oh ! mais avant de penser à toi, Jean, j'aurais soupçonné tout le monde... Le propriétaire, tiens !

JEAN. — Encore !

DANIELLE. — Le pauvre, il a soixante-quinze ans !

EDOUARD. — Taisez-vous tous les deux !

JEAN. — Non, Edouard, tu m'écouteras pour une fois ! Je ne relève pas tout ce que tu me dis de blessant. Je sais que tu es agacé et je te pardonne...

EDOUARD. — Merci !

JEAN. — Chut !... Simplement, je veux que tu saches que le gangster, hier soir, nous a forcés à nous coucher, nus, dans le même lit, sous la menace de ce revolver ! *(Il le pose sur la table.)* Voilà ! C'est tout !

EDOUARD, *les yeux sur le revolver.* — Oh !...

JEAN. — Comme tu dis !

EDOUARD, *relevant les yeux.* — Nus tous les deux ?

DANIELLE. — Oui ! Et dans le même lit !... Ah !... Qu'aurais-tu fait ?

EDOUARD — Ça, bien sûr !... Il vous a forcés !... C'est incroyable !

DANIELLE. — Je te le jure !

EDOUARD. — Tout nus ?

DANIELLE. — Tout nus !

EDOUARD. — Le salaud ! Oh ! mes pauvres enfants !

JEAN. — Hein ? Crois-tu...

EDOUARD. — Oh ! mais je ne vais pas t'excuser si vite, toi... Car, après tout, tu pouvais résister à la tentation !

JEAN. — Tu aurais résisté, toi, Edouard ?

EDOUARD. — Ah ! Je reconnais que c'était une rude épreuve. Nu, dans un lit, avec une jolie femme, un homme a du mal à se contrôler. Il peut avoir une minute d'égarement...

JEAN. — Et même plus d'une minute !

EDOUARD, *approuvant machinalement.* — Et même plus d'une... *(Furieux :)* Disons plus si tu veux ! Mais une femme...

DANIELLE, *révoltée* — Une femme n'a pas le droit à une minute d'égarement ?

EDOUARD. — Non ! Pas toi, Danielle ! Pas toi, avec ta tête froide...

DANIELLE. — Je suis froide, moi ?

EDOUARD. — Parfaitement ! *(A Jean qui sourit :)* Je te défends de me contredire, imbécile ! Je te vois sourire, tu sais ! Tu ne vas pas me soutenir que tu connais ma femme mieux que moi, parce que, pendant quelques instants... Oui, et puis, ça suffit... Ne discute pas ! *(Se tournant vers Danielle :)* C'est inadmissible, Danielle ! Tu n'as aucune excuse. Jean n'est même pas un beau garçon...

JEAN. — Ah ! je suis pas mal quand même !

EDOUARD. — Une honnête femme se serait défendue, je te le promets !

JEAN. — Oh ! mais elle s'est défendue, pendant... au moins... Oh ! un bon moment...

EDOUARD — Ah là là !... moi, si j'étais femme, je te jure qu'un individu comme lui... un bras roulé et hop ! je te l'envoyais dinguer ! En tout cas, Danielle, mon petit, tu pouvais te lever et crier...

DANIELLE. — On nous avait défendu de crier ! Un cri... une dragée !

EDOUARD. — Quoi ?

JEAN. — Un pruneau !

EDOUARD, *qui ne saisit pas.* — Oui... enfin... tu pouvais appeler au secours... Discrètement !

DANIELLE. — Appeler un gangster à mon secours ! Alors que j'étais nue ! C'est une riche idée, ça !

JEAN. — Oui, pour qu'il se jette sur elle !

EDOUARD. — Ah ! Bon sang, j'aurais préféré qu'un inconnu abuse de ma femme !

DANIELLE. — La douleur t'égare, mon ami !

EDOUARD. — Un inconnu !

JEAN. — A choisir, je trouve qu'il valait mieux faire plaisir à un copain !

EDOUARD. — A un inconnu, je te dis !

DANIELLE. — Ça te fait mal que ce soit Jean, c'est bien ça ?

EDOUARD. — Oui, si tu veux le savoir. Oui, ça me fait mal que tu aies cédé à ce minable ! Ah ! vraiment, où le vice va-t-il se nicher ? Un beau gangster, oui, j'aurais compris.

JEAN. — Dédé n'est pas beau !

EDOUARD. — Quoi ?

JEAN. — Dédé n'est pas beau !

EDOUARD. — Je me f... de Dédé, mais lui ! lui !

Il désigne Jean.

DANIELLE. — Avec un beau garçon, tu aurais compris ? C'est parfait ! Quel aveu ! Ah ! Tu peux toujours dire que tu m'aimes, Edouard ! Non, n'ajoute rien ! Tu n'imagines pas le plaisir que tu me causes ! A présent, je n'ai même plus l'ombre d'un remords. C'est ton orgueil de mâle qui souffre en ce moment. C'est ta vanité qui est blessée. Ce n'est pas ton amour, Edouard. Tu n'en as jamais eu pour moi...

EDOUARD. — Je ne te réponds même pas !

DANIELLE. — Tiens, pardi !

EDOUARD. — Nous n'allons pas discuter devant lui de notre vie privée...

DANIELLE. — Ma vie privée... Oh oui ! privée...

EDOUARD. — Quoi ? Quelle est cette allusion ? Je ne t'ai jamais refusé un sou, je crois ?

DANIELLE, *méprisante.* — Mon pauvre ami...

JEAN. — Allons, allons, mes enfants.. Pas de scène de ménage !... J'avais raison ! J'avais raison, Dani, il ne fallait rien lui dire. Nous aurions été tellement tranquilles tous les trois...

EDOUARD. — Oh !

JEAN. — Oui, puisque tu n'aurais rien su !... Mais c'est ta femme qui a insisté, avec sa belle franchise...

EDOUARD. — Le mensonge t'aurait semblé normal, hein, faux jeton ?

JEAN. — Je ne voulais pas que tu saches. Ça va être un enfer, pour toi, à présent. Je pensais à ton bonheur, moi !

EDOUARD. — Est-ce que tu te fiches de ma figure, par hasard ?

JEAN. — Pas du tout !

EDOUARD, *terrible.* — Jean, Jean ! Il va y avoir de la casse, je te préviens. Je me retiens à quatre pour ne pas t'étrangler... Je me retiens parce que je te méprise... Mais il ne faut plus que tu me chatouilles !...

JEAN. — Je ne te chatouille pas, Edouard !

EDOUARD, *crescendo.* — Ni que tu me répondes ! En moins d'une heure, j'ai reçu un coup de matraque sur le crâne, je me suis fait voler mon briquet en or, voler l'argent des vacances, enlever Bichette... Et pour le final, j'apprends que ma femme a couché avec un copain... Alors, ne m'énerve pas. Surtout, ne m'énerve pas ! Parce que je sens la colère qui monte et que je ne voudrais pas devenir un assassin ! Ce serait le bouquet !... Ah ! Quelle situation, nom d'un chien ! Quelle salade !

JEAN. — Je suis navré, mais ce qui est fait est fait !... Un petit coup de marc pour te remonter ?

EDOUARD. — Ah ! Tais-toi maintenant ou je t'assomme... Non mais ! regardez-moi cette tête d'ahuri !... Dire que je le présentais à tout le monde comme un chimiste distingué... Distingué ! Ah oui ! *(Il a un rire amer.)* Je n'ai même pas pu te laisser une pauvre petite nuit, dans un lit avec ma femme, sans que tu ne la violes ... Toi qui me disais : « Danielle est une sœur pour moi » !...

JEAN. — Mais c'est vrai ! C'était une sœur...

EDOUARD. — Tu couches avec ta sœur, toi ?.. C'est du propre !

DANIELLE. — Ah ! Que veux-tu... J'étais sa sœur... et puis, je suis devenue sa femme... Ça peut arriver ! La preuve !

JEAN. — C'est un miracle de l'amour !

EDOUARD. — Et allez donc !... Un miracle !.. Sans blague ? Et ta sœur ?

JEAN, *criant.* — Mais on t'explique qu'elle est devenue ma femme... Là !... *(Un temps, puis plus calme :)* Dani et moi, nous nous aimons maintenant et...

EDOUARD. — Vous vous aimez ?... Ah bon ! voilà encore du nouveau ! C'est de mieux en mieux ! Vous vous aimez... C'est impayable !... Dites donc, vous allez me faire encore beaucoup de surprises comme ça ?

DANIELLE, *très calme.* — Encore une !

EDOUARD, *écrasé.* — Ah ! Nom de D... !

DANIELLE. — La dernière !

EDOUARD, *croyant avoir trouvé.* — Tu es enceinte !

DANIELLE. — Mais non !... Enfin, je n'en sais rien !

EDOUARD, *à Jean.* — Alors, quelle surprise ?

JEAN. — Je ne sais plus... Il y en a tellement, je m'y perds ! Quelle surprise lui faisons-nous encore ?

DANIELLE. — Eh bien ! Voyons : nous partons tous les deux...

JEAN. — Ah oui ! C'est juste ! *(A Edouard :)* Excuse-moi !

EDOUARD. — Mais comment donc !... Alors, vous rentrez à Paris ?

JEAN. — Tu sais que j'ai eu la douleur de perdre ma tente.

EDOUARD. — Ta tante Augustine ?

JEAN. — Mais non ! Ma tente de camping... qui court sur les routes...

EDOUARD — Hein ?

JEAN. — Dans ta voiture.. Avec les gangsters! Tu m'as laissé voler tout mon matériel... Il faut bien rentrer !

DANIELLE. — Je passerai chez nous pour prendre mes affaires...

EDOUARD, *éberlué.* — Tu t'installes chez Jean ?

DANIELLE, *comme une chose évidente.* — Bien sûr... puisqu'on s'aime !

EDOUARD. — Et voilà !... Vous avez décidé ça ?

DANIELLE. — Oui... Je déménage !

EDOUARD. — Ah ça... Totalement, ma pauvre fille !

DANIELLE. — Non !... Je change de domicile...

EDOUARD. — Ah bon !... Et moi ?

JEAN. — Oh ! Tu ne peux pas vivre avec nous, Edouard, il faut être raisonnable !

EDOUARD. — Saligaud ! Tu te moques de moi, ma parole ? Comment ! Je m'efforce au calme, je me domine... pour voir d'ailleurs, jusqu'où tu vas pousser le cynisme...

JEAN. — Je sens que tu commences à t'énerver. On va te laisser !

EDOUARD. — Alors tu crois que tu vas enlever ma femme, sous mon nez... comme ça... tout tranquillement ?

JEAN. — Tout tranquillement, non !... Je n'ai jamais espéré...

EDOUARD. — Finie la rigolade, mon bonhomme !

JEAN. — Oh ! la rigolade... Toi, tu exagères toujours !

EDOUARD. — C'est moi qui parle !... Alors, mon petit Jean, tu veux partir avec ma femme ? Eh bien ! essaye un peu, pour voir...

DANIELLE. — Mais tout est fini entre nous, à présent, Edouard ! Alors ? Qu'est-ce que tu espères ? Me retenir de force ? C'est enfantin. N'est-ce pas, Jean ?

JEAN. — Oui, c'est bouffon !

EDOUARD. — Ce sera ma méthode !... De force !... Je ne veux pas devenir la risée des fruits et primeurs. Je te ramène de force à la maison. Viens !

DANIELLE. — Un instant ! Admettons ! Tu m'emmènes de force, bon !... Et puis, après ? Je serai très malheureuse et...

EDOUARD. — Pas du tout ! Force d'abord et... souplesse ensuite !... Oh ! Je suis malin. Je te ferai oublier Jean, tu verras !

DANIELLE, *cinglante.* — Non ! Je le rejoindrai tôt ou tard, et rien ne pourra m'en empêcher à présent, car il m'arrive une chose merveilleuse, éblouissante !... Jean m'a révélé l'amour, si tu veux le savoir. Tu es vaincu, Edouard !... Sois beau joueur, sois sport... Jean t'a battu ! Oui, oui, ma nuit a été extraordinaire... C'est un amant, lui !

EDOUARD, *blême de rage.* — Tu te rends compte de ce que tu me colles en pleine figure, Danielle ? Tu t'en rends compte ?... Jamais, maintenant, tu ne me quitteras ! Jamais ! J'en fais une question de vie ou de mort !

JEAN, *doucement.* — Il est buté, hein ?

EDOUARD, *catégorique.* — Jamais !

DANIELLE, *prenant Jean par la main.* — Ne discute plus ! Viens, Jean !

EDOUARD, *d'une voix tonnante.* — Je vous interdis de bouger !

DANIELLE, *à Jean qui est redescendu.* — Viens donc, mon chéri !

EDOUARD, *sautant sur le revolver.* — Son chéri !... Halte !

JEAN, *arrêté net.* — Tu es fou, Edouard !

EDOUARD, *qui vise Jean.* — Oui... fou ! Nous sommes tous fous !

DANIELLE. — Edouard !

JEAN. — Edouard, écoute-moi ! Pas de bêtises... Restons calmes... Gardons tout notre sang-froid !... La situation est compliquée, mais elle n'est pas désespérée... Réfléchissons !

EDOUARD, *hurlant.* — En arrière !

JEAN, *reculant.* — Ah ! c'est stupide, mon vieil Edouard... On est là, on bavarde bien gentiment, et puis on s'énerve...

DANIELLE. — Ne vous laissez pas abattre, mon petit Jean !

JEAN, *véhément.* — Ah ! Je voudrais bien... Je vous jure !

DANIELLE, *s'avançant.* — Laissez-moi lui parler...

EDOUARD. — Oh ! pas un geste, toi, Danielle... ou je fais feu sur ton imbécile !

JEAN. — Ah ! Je suis visé, moi, c'est le cas de le dire !...

DANIELLE. — Tu es une brute, Edouard, et je te déteste !

JEAN, *conciliant.* — Mais non !

EDOUARD. — Mais si ! Voilà ton sale travail, ignoble individu !... Elle me déteste, maintenant !

DANIELLE. — Jamais je ne t'ai aimé.

amais !... A présent, je m'en rends compte, amour c'est autre chose, Edouard !

EDOUARD, *qui trépigne.* — Oh ! que je ouffre...

JEAN. — Dani ! Faites attention, quand même...

DANIELLE, *cinglante.* — J'aime Jean ! Je uis à lui !

JEAN, *désespéré.* — Ah ! On aurait dû lui crire tout ça !

DANIELLE. — J'aime Jean ! Je suis à lui !

EDOUARD. — Tu ne vas pas l'aimer long-emps ! *(A Jean :)* Je vais te descendre, espèce e Landru !

DANIELLE, *très tragédienne.* — Tue nous ous les deux, alors... Mourir avec toi, Jean, 'est merveilleux !... Allez, va !... Tire !... Mais ire donc !

JEAN, *la voix étranglée.* — Edouard n'a ucun ordre à recevoir...

EDOUARD. — Parfaitement !... Tais-toi, anielle.

JEAN, *soulagé.* — Là !

EDOUARD. — ... C'est Jean que je veux uer !

JEAN. — Ah non ! Assez plaisanté, douard !

EDOUARD, *rageur.* — Ah ! Tu crois que je laisante !... *(Il lève son pistolet.)* Regarde ien, Danielle... c'est ma vengeance !

JEAN, *terrorisé.* — Non !

EDOUARD, *pressant sur la détente.* — iens !... *(Mais le coup ne part pas.)* Ah ?... *Il presse encore sur la détente.)* Non !... Zut, est détraqué...

DANIELLE. — Jean !... Tu es touché ?

JEAN. — Mais non, il n'a pas tiré !

DANIELLE, *dans un cri.* — Assassin !... ssassin !

EDOUARD. — Assassin ?

Il est stupéfait.

DANIELLE. — Oui, assassin !

JEAN, *d'une petite voix blanche.* — C'est alin, ça, Edouard !... Tu pouvais me tuer, u sais !... Vraiment, c'est malin... Ah ! ça... raiment ! Est-ce qu'on tire sur un copain ?... omme ça, sans réfléchir ?

DANIELLE. — Assassin !

JEAN. — Allez !... Donne-moi ce pistolet !... *Edouard, médusé, tend docilement son arme Jean qui s'en empare.)* Là !... *(A lui-même :)* uf ! *(Il respire, jette un coup d'œil sur le evolver et, avec une autorité soudaine :)* Ah ! e m'en doutais... Eh ben ! Tu peux dire erci à la providence !... Tu imagines un peu e qui serait arrivé, hein, crétin, si tu avais ensé à enlever le cran de sûreté ?

EDOUARD, *après un petit temps.* — Le cran e sûreté ?... Quel cran de sûreté ?

JEAN. — Tu ne sais pas que, sur les pis-olets automatiques, il y a...

DANIELLE, *le coupant.* — Mais non, comment oulez-vous !... Edouard n'a jamais eu d'armes ntre les mains : il n'a jamais été soldat !

EDOUARD, *dont le grand corps est effondré.* — Tu sais bien que j'ai été réformé pour fai-lesse de constitution.

JEAN. — Ah oui !... C'est vrai ! Je l'avais oublié ! Ça m'avait pourtant amusé, à l'époque...

EDOUARD. — Amusé ? Mon souffle au cœur ?

Jean fait partir un coup de revolver.

JEAN. — Tu vois ! *(Avec un sourire :)* Il fonctionne très bien ! Ah ! on peut dire que tu as toujours eu toutes les veines !... Mais parfaitement ! *(Le ton de Jean monte peu à peu.)* Si tu m'avais tué, tu te rends compte des ennuis que ça te ferait en ce moment ! On dérangerait les gendarmes une fois de plus et... Tiens ! c'est de cette façon-là qu'on se retrouve dans un box, aux Assises. Toi qui ne voulais pas que notre aventure se sache justement, tu aurais été servi ! Ah ! c'est pour le coup qu'on aurait jasé, dans les fruits et primeurs ! Hein ?... Ta vie privée s'étalait dans la presse, avec tous les détails ! Simplement !

EDOUARD. — Oh ! Tu crois ?

JEAN. — J'en suis sûr ! Nous sommes en été. Tu risquais même la première page dans les journaux du soir. Un gros titre... Et la photo du criminel !

EDOUARD, *consterné.* — Tu as raison !

JEAN. — Et après, c'étaient les juges... le remords... mon œil dans ta prison...

EDOUARD. — Ton œil ?

JEAN. — Oui !... Comme celui d'Abel qui regardait Caïn !

EDOUARD, *très ému.* — Oh ! C'est affreux !... Ton œil...

JEAN. — Ça t'aurait gêné, hein ? Hé oui ! Seulement voilà... Toi, tu n'as pas songé à tout cela.

DANIELLE. — Tu as appuyé sur la gachette, comme si ça devait arranger tout...

JEAN. — Et, pas un instant, tu n'as pensé à ta petite femme...

DANIELLE. — ... Et à ton vieux camarade !

EDOUARD, *sanglotant.* — Je vous demande pardon, à tous les deux !

Sur cette réplique, Alice est entrée.

ALICE. — Ah ! ça alors, c'est superbe ! En revenant ici, je m'attendais à une surprise, notez bien... Mais celle-là... elle bat tous les records ! C'est inespéré !

JEAN. — Non ! Non !... Ma petite Alice, ne viens pas tout compliquer encore ! Laisse pleurer Edouard !

ALICE, *les yeux au ciel.* — Moi qui me faisais un sang d'encre, dans la voiture du boulanger qui me ramenait ici... Alors, Edouard ne vous a pas tués ? C'est merveilleux !

DANIELLE. — Pas tués ! Il a bien failli...

ALICE. — Comment ça ?

DANIELLE. — Il vient de tirer un coup de revolver sur Jean.

ALICE. — Ah ! Mon Dieu !... Tu es blessé ?

JEAN. — Non.

EDOUARD, *relevant la tête.* — Qu'est-ce que tu lui racontes ? Je n'ai jamais tiré sur Jean !

DANIELLE. — Ah ! ne recommence pas à ergoter, toi ! Pleure tranquillement !

EDOUARD. — Mais enfin, je n'ai pas...

DANIELLE, *catégorique.* — Tu as tiré... Simplement, le coup n'est pas parti. Mais tu as tiré.

ALICE. — Quel salaud, cet Edouard !... Où est le revolver ?

JEAN. — Je le lui ai confisqué.

ALICE. — Ah bon !... Alors, tout s'arrange, à présent ?

JEAN. — Oui, mais comment ?

ALICE. — Edouard pourrait très bien rendre à Jean toute sa vieille amitié...

EDOUARD, *outré.* — Mais comment donc !

ALICE, *gentiment mélo.* — Ensuite, il pourrait pardonner à sa petite Danielle ce qui n'a été qu'un instant de folie...

JEAN. — Alice, tu devrais surveiller tes lectures, mon petit !

ALICE. — Laisse-moi terminer... Et toi, mon chéri, tu pourrais retrouver mes bras... qui t'attendent pour te consoler.

EDOUARD, *ironique.* — Fin !

DANIELLE, *impassible.* — Bravo ! C'est très émouvant !

JEAN. — Et puis, c'est plein d'imprévu !... Tes bras m'attendent ?

ALICE. — Oui.

JEAN. — C'est incroyable !... Tout à l'heure encore, tu voulais...

ALICE. — Oui, mais depuis, il s'est produit un fait nouveau.

JEAN. — Ah !

DANIELLE. — En tout cas, vos bras vont se fatiguer, ma chère Alice !... Jamais, il n'a été question de vous rendre Jean.

EDOUARD. — Vous permettez que je place un mot ?

ALICE. — Non, taisez-vous, Edouard.

DANIELLE. — Tais-toi, Edouard !

JEAN. — Nous parlons avec Alice.

EDOUARD, *résigné.* — Bon !

DANIELLE, *à Alice.* — Jean est à moi. Il est à moi depuis cette nuit. Et je n'ai pas du tout l'intention de le rendre à qui que ce soit.

EDOUARD. — Voilà !... Vous l'entendez ?... Madame décide !... Et c'est comme ça depuis ce matin !

ALICE. — Mais je la comprends, Edouard... Oui, oui, je la comprends à présent... Votre femme a une réaction normale !...

JEAN. — Qu'est-ce que tu dis ?

ALICE. — J'ai parlé avec Lucie, figure-toi !... Et elle m'a raconté votre merveilleuse nuit dans ses moindres détails.

EDOUARD. — Ah ! parce que vous aviez des témoins, par-dessus le marché ? De mieux en mieux !

DANIELLE, *rassurante.* — Mais non ! Jean et moi, nous étions seuls... ici... dans cette alcôve !

JEAN. — Ça a été une belle nuit d'amour... D'accord !

EDOUARD. — Oh !

JEAN. — ...Mais rassure-toi, mon vieux, nous n'étions que deux ! Les autres nous ont entendu, c'est tout !

ALICE. — En tout cas, c'était précis. Et ça justifie l'attitude de votre femme. Moi, je la comprends. Toutes les femmes la comprendraient ! Tenez, Lucie... Et elle s'y connaît, Lucie... Elle me disait ; « Ce Jean... C'est un amant absolument extraordinaire »...

DANIELLE. — Il est très doué !

JEAN, *toujours modeste.* — Trop peut-être... Je suis peut-être trop doué... Ça va finir par se savoir...

EDOUARD, *véhément.* — Ah mais ! il faut qu'on le sache... Tu dois le dire, mon vieux ! Parfaitement !... Quand on est si exceptionnel on prévient ! C'est la plus élémentaire des politesses. Moi, tu penses bien que je ne t'aurais jamais confié ma femme si tu m'avais dit...

JEAN. — Mais je n'en savais rien... à ce moment-là !... Je te jure que c'est absolument inattendu !

ALICE. — Moi, depuis deux mois, je n'avais rien remarqué de spécial...

JEAN. — Là !... Tu l'entends ?... Rien de spécial !... Seulement, avec Danielle, c'est autre chose... c'est le grand amour ! Ta femme, mon vieux, c'est la femme de ma vie !... Alors, ça change tout !

ALICE. — Mon pauvre Edouard, je crois qu'il n'y a plus pour vous qu'une attitude : la résignation. *(Penchée sur Edouard en presque maternelle :)* D'autant plus que, pour lutter avec Jean, vous n'êtes pas de force, hein, mon pauvre Edouard ?... Souvenez-vous de cette nuit ! *(Se redressant :)* Il ne vous a pas raconté notre nuit à nous... sous la tente... tous les deux ?

EDOUARD, *catégorique.* — Ça n'intéresse personne !

ALICE. — Ça a été comique... Il faut vous dire...

EDOUARD. — Alice, je vous défends...

ALICE. — Il faut vous dire que, depuis le début des vacances, il me faisait des propositions malhonnêtes...

JEAN. — Merci Edouard, tu es un bon petit camarade !

EDOUARD, *dégageant.* — C'est extrêmement désagréable...

ALICE. — Moi, je refusais ! C'étaient les vacances, n'est-ce pas, je n'allais pas me compliquer la vie... Seulement, que voulez-vous ! Il a une carrure d'athlète et moi... c'est stupide, mais ça m'impressionne ! Alors, cette nuit, comme nous étions seuls sous la tente...

EDOUARD. — Alice, je vous en prie...

ALICE. — Rassurez-vous, je vais résumer... Une simple phrase : vous avez été minable !

EDOUARD. — C'est parce que...

ALICE, *définitive.* — Minable !

EDOUARD. — Ah ! je suis déshonoré...

ALICE. — L'athlète s'est couvert de ridicule... J'en avais honte pour lui, c'est simple.

EDOUARD, *à Jean.* — J'ai eu une défaillance... Quoi ! ça arrive, une défaillance... Hein, Jean ?

JEAN, *impertubable.* — Je ne sais pas !

EDOUARD. — Si ! Si !... Ça arrive !... Quand on est victime des circonstances atmosphériques... Toi, Jean, tu étais ici, bien au chaud... Mais moi, je luttais contre les élément

déchaînés... Ma toile de tente s'était déchirée... La pluie me dégoulinait dans le dos... J'étais glacé... Et puis, tous ces coups de foudre... ça vous coupe votre élan.. Je défie n'importe qui, dans ces conditions, de... Moi, ça m'a... C'est psychique, quoi !...

ALICE. — Ce n'est pas une femme qu'il vous faut, mon cher ami. C'est une infirmière !

EDOUARD. — Alice !... Mais non, vous ne comprenez pas. Je vais vous expliquer. C'est extrêmement délicat... le psychisme !... parfois, il suffit d'un rien pour que...

DANIELLE. — Les vaincus donnent toujours beaucoup d'explications, après leurs défaites. C'est bien connu !... Les vainqueurs, eux, n'expliquent rien...

JEAN. — Ils agissent !

EDOUARD. — Ah ! Tu veux que j'agisse ? Tu veux que je te casse la figure ?...

LE PROPRIÉTAIRE, *sortant de la cave, un fusil du genre escopette à la main.* — Halte !... Haut les mains !... Haut les mains ou je tire !

JEAN. — Oh ! Monsieur, comme vous arrivez bien !

DANIELLE. — Vous êtes merveilleux ! Une seconde plus tard... et cette brute-là me tuait l'homme de ma vie...

EDOUARD, *les bras levés.* — D'où sort-il, ce gnôme ?

JEAN, *en passant devant Edouard.* — Du sous-sol ! Rayon « Providence »...

DANIELLE. — Nous sommes séquestrés ici, depuis hier soir. Impossible de faire un pas. Nous étions bien inquiets pour vous, hein, Jean ?

JEAN. — Ah la, la !... On se disait : mais qu'est-ce qu'il fait ? Il s'amuse, c'est pas possible !

LE PROPRIÉTAIRE. — Je sciais un barreau du soupirail avec une queue de rat ! Ça m'a pris neuf heures !

JEAN. — Ça a dû être monotone... Tenez, voilà son revolver... Prenez, prenez !

DANIELLE. — Donne-lui aussi les cinq mille francs qu'il lui a volés...

EDOUARD, *abasourdi* — Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

LE PROPRIÉTAIRE. — Mes cinq mille francs !... Oh !... Et dire que je vous prenais pour des complices !

DANIELLE. — Nous ?... Oh ! Jean...

EDOUARD, *à Alice.* — Qu'est-ce qu'ils font ?

ALICE, *rieuse* — Ils sont en train de vous rouler, Edouard !

EDOUARD, *s'avançant.* — Hé là ! Attendez !... permettez !

LE PROPRIÉTAIRE. — Haut les mains !... *(A Alice :)* Vous aussi, la petite demoiselle ! *(A Edouard :)* C'est curieux !... Vous !... Vous ne m'aviez pas paru si grand...

EDOUARD, *souriant et en confidence.* — Parce que ce n'était pas moi... Moi, je suis le mari de Madame... Je suis M. Edouard Duverger !

LE PROPRIÉTAIRE, *qui n'a rien entendu.* — Comment ? Qu'est-ce qu'il dit ?

EDOUARD, *criant.* — ...Je suis Edouard...

LE PROPRIÉTAIRE, *bondissant.* — Vous êtes Edouard ? Pas un mot de plus ! Ça y est ! Le prénom de mon père : je le reconnais ! C'est bien lui. Je tiens le couple !

EDOUARD. — Mais nous ne sommes pas un couple...

ALICE. — Non !... Impossible... C'est psychique !

EDOUARD. — Vous commettez une erreur judiciaire en ce moment... *(Il aperçoit Dédé qui apparaît dans l'encadrement de la porte, sa matraque à la main.)* Oh ! mon Dieu !... regardez !... Là !

LE PROPRIÉTAIRE. — Pas si bête !

Il est matraqué et rattrapé par Dédé. Lulu est sur le pas de la porte.

DÉDÉ, *qui a pris le revolver.* — Lulu, le fusil ! *(A Alice :)* Viens derrière moi, toi, la môme ! *(A Edouard :)* Toi, en arrière !... De la prudence avec lui ! *(A Danielle et Alice :)* Mettez le petit vieux sur le lit...

EDOUARD, *vers Jean, Danielle et Alice.* — Comment ? Vous êtes avec ces gens-là ? Des gens qui matraquent leur oncle ?

DÉDÉ. — On n'a pas l'esprit de famille !...

LULU, *revenant avec un fusil, elle donne un sabre à Alice.* — Tiens, Alice !

ALICE. — Merci, mon chou...

EDOUARD. — Vous vous connaissez ?

ALICE. — Ah ! un peu... oui !

EDOUARD. — Bravo ! Décidément, les surprises continuent !... Seulement, je commence à récupérer très vite. Vous ne me faites pas peur du tout, tous autant que vous êtes...

Il empoigne une chaise, prêt à frapper.

DÉDÉ. — Préparons-nous à faire feu tous ensemble !

EDOUARD. — Vous ne m'empêcherez pas de protester. Et d'abord... où est Bichette ?

DÉDÉ. — Qui c'est, celle-là ?

ALICE. — Sa voiture.

EDOUARD. — Oui, ma voiture. J'exige que vous me disiez immédiatement...

DÉDÉ. — Oh non !... Oh non !... Prenez pas votre grosse voix. Parce que je vais vous causer, moi aussi. C'est pas une bagnole que vous avez, mon vieux, c'est une bombe incendiaire...

EDOUARD. — Bichette ?... Qu'est-ce que vous lui avez fait ?

DÉDÉ — Ses cendres sont à un kilomètre d'ici...

EDOUARD, ALICE, JEAN, DANIELLE. — Ses cendres ?

DÉDÉ. — Je vous ai rapporté l'allume-cigare... C'est tout ce qu'il en reste !...

EDOUARD. — Ils m'ont brûlé Bichette ! *(Il regarde l'allume-cigare avec émotion.)* Ma petite Bichette...

DÉDÉ. — Oh ! pas de salade !... Ecoute-moi bien... Ma bagnole est à deux pas dici...

EDOUARD. — Et vous m'aviez pris Bichette ?

DÉDÉ. — Ma batterie est à plat !... Alors, tu vas nous pousser pour qu'on démarre.

JEAN. — Ça lui sera facile !... Il est fort comme un bœuf !

EDOUARD. — Oh !... Toi !...

DÉDÉ. — Stop !

EDOUARD. — Bon !... Et après ?... Qu'est-ce qu'il faudra que je fasse ?

LULU. — Rien ! On s'en ira !...

EDOUARD. — Parfait... Si ce n'est que ça... je vais vous faire partir à la manivelle...

ALICE. — Tu rentres sur Paris, ma petite Lucie ?

LULU. — Non ! On descend sur la Côte.

ALICE. — Emmenez-moi ! J'adore l'aventure...

LULU. — D'accord, mon chou !... Hein, Dédé ?

DÉDÉ. — Gi !... Allez, avance, toi !

LULU, *à Jean et Danielle.* — On vous dépose près d'une gare ?

EDOUARD. — Pas question ! J'ai un petit compte à régler avec eux. Laissez-les moi !

LULU. — Dédé !... Je crois que c'est le moment d'intervenir.

DÉDÉ. — D'accord !

LULU, *montrant Edouard.* — On l'embarque ?

DÉDÉ. — D'accord !

LULU. — On le jettera plus loin... en pleine cambrousse.

DÉDÉ. — D'accord !... *(A Jean et Danielle :)* Adieu, les amoureux !

EDOUARD. — Mais vous n'avez pas le droit... C'est ma femme.

DÉDÉ. — Avance !

EDOUARD. — Vous profitez de mon impuissance. *(Alice éclate de rire.)* Je me demande ce qui pourrait encore m'arriver, à présent...

DÉDÉ, *souriant.* — Un retour de manivelle qui te casse un bras...

EDOUARD, *frappé.* — C'est pourtant vrai !... Avec ma veine de... *(Il s'arrête net.)* Ah ! Je n'en sortirai jamais.

Il sort, suivi de Dédé.

ALICE, *avec un accent de femme du monde.* — Au revoir, très chers amis... Faites-moi signe tous les deux, un de ces jours... Je serai ravie de reparler du bon vieux temps...

Elle sort.

JEAN. — Elle est déjà très Côte d'Azur !

DANIELLE. — Elle est capable de devenir starlett...

LULU. — Vous avez quelques heures devant vous pour filer vers l'Afrique... C'est plus qu'il ne vous en faut, hein ?

JEAN. — Quand vous vous mêlez d'arranger mon existence, moi, je vous laisse faire avec ravissement... C'est simple... pour nous deux... vous avez été...

LULU. — ...Le hasard qui passe !... Adieu Jeannot ! *(A Danielle :)* Veinarde !

Elle sort.

JEAN. — Laissons-les partir. Nous avons encore deux minutes avant le réveil du propriétaire.

DANIELLE. — Tu crois ?

JEAN. — C'est mathématique, la matraque de Dédé !... Si on en profitait pour laisser un mot d'excuse à ce pauvre brave homme ?... Tiens, voilà une carte postale... La clairière du Gros Chêne, ça ira très bien. Qu'est-ce qu'on lui écrit ? « Nous sommes désolés de ce qui vous est arrivé, mais qui a fait notre bonheur... »

DANIELLE. — Non. Dis-lui plutôt quelque chose qui lui fasse plaisir, à lui !

JEAN. — Tu as raison ! Attends... *(Il écrit :)* « Ci-joint, un nouveau billet de cinq mille francs, pour... pour vous faire sourire quand même... parce qu'aujourd'hui, voyez-vous, c'est un beau jour ! »

DANIELLE. — Je t'aime !

JEAN, *écrivant.* — « Je t'aime... » Oh ! Qu'est-ce que tu me fais écrire ! *(Il barre.)* Euh !... « Affectueusement », tiens ! Ça vaut bien ça ! Là ! *(Il ouvre le rideau de l'alcôve.)* La carte. Le billet.

Il les dépose sur la poitrine du Propriétaire.

LE PROPRIÉTAIRE, *d'une voix de rêve.* — C'est toi, Mélanie ?

JEAN, *refermant le rideau.* — Il va se réveiller ! C'est le moment...

DANIELLE. — Ecoute !... *(On entend la voiture qui démarre.)* Ça y est ! Nous sommes libres !

JEAN, *tenant Danielle par les mains.* — Alors, donne le signal du départ... du départ pour l'aventure... pour notre aventure... En avant !

DANIELLE, *dans un souffle.* — Marche !

JEAN, *l'arrêtant, car elle l'entraîne vers la cuisine.* — Non, voyons, ma chérie... L'Afrique, c'est par là !

Ils sortent rapidement par la porte du fond, vers le jardin du « Coin Tranquille » d'où nous parvient tout un concert d'oiseaux...

RIDEAU

Dédé Danielle Jean Edouard Lulu

Jean Edouard Danielle

6 JEAN. — *Enlevez-moi ça !* (ACTE II.)

7 EDOUARD. — *Tu vas payer, tu entends ?*
DANIELLE. — *Non, pas de violence. Lâche-le... Expliquons-nous calmement !* (ACTE II.)

8 DANIELLE. — *Aucune volonté au monde n'aurait eu la force de résister à cet appel merveilleux.*
EDOUARD, à Jean. — *Un appel merveilleux vers mes billets de mille ?* (ACTE II.)

9 EDOUARD. — *L'armistice est terminé, hein ?* (ACTE III.)

10 EDOUARD. — *Vous ne me faites pas peur du tout, tous autant que vous êtes...* (ACTE III.)

(Photographies France Illustration - Roger Boulet)

Danielle Edouard Jean

Edouard Danielle

Danielle Alice Lulu Jean Dédé Edouard

"LE COIN TRANQUILLE"

DEVANT LA CRITIQUE

MICHEL André... Ce nom, encore jamais vu sur les affiches — du moins dans le petit coin réservé à l'auteur — n'a pas fini d'y reparaître. Après le succès du *Coin tranquille*, tous les directeurs de théâtre — qui lisent mieux les critiques que les manuscrits — vont vouloir une pièce de Michel André. Pourvu qu'il ne cède pas à sa propre facilité ! Pourvu qu'il sache conserver à son libertinage cette gentillesse qui le situe très loin de Jean de Létraz et tout près de *La Petite Hutte* !

Dans la pièce de Roussin, l'aveu de l'adultère du mari était commandé par les circonstances ; mais celles dont Michel André entoure la nuit des amants sont encore plus impérieuses ; comment résister à un gangster armé d'un revolver et d'une matraque, et qui vous intime l'ordre de vous coucher avec un ami de vacances, à seule fin de se libérer du souci de votre garde ? Oui, mais après cette nuit, à tous égards révélatrice, il faudra faire connaître la vérité au mari, autre campeur en rupture de tente. Ce sera la deuxième partie de la pièce, qui nous fera passer d'une sorte de Palais-Royal rustique à la comédie de boulevard à recoins psychologiques — et à moyens dynamiques, car le mari est une « armoire à glace » devant laquelle on hésite à se mettre à nu.

GUY VERDOT,
dans *Franc-Tireur*.

ON peut, sans crainte de se tromper, prédire une brillante carrière à la pièce qu'un nouveau venu, M. Michel André, vient de faire représenter au théâtre Michel. *Le Coin tranquille* est une comédie fort bien menée et qui atteste des qualités théâtrales indiscutables. Nous avons à constater, une fois de plus, que les auteurs théâtralement bien doués se tournent de préférence vers la comédie légère. On peut le regretter, mais c'est très compréhensible, parce qu'il y a dans ce domaine une technique éprouvée et jusqu'à un certain point transmissible, ce qui n'est pas — et ne peut pas être — le cas pour un théâtre dont les ambitions sont plus hautes.

Edouard et sa femme Danielle, Jean et sa maîtresse Alice font du camping quelque part dans le Midi de la France. Mais Danielle et Jean se trouvent séparés de leurs partenaires et leur tente est emportée par l'orage. Trempés, transis, ils viennent demander l'hospitalité dans une maison isolée, le « Coin tranquille ». Ils sont accueillis par un vieillard sourd et cupide qui exige 5.000 francs pour la nuit. Mais comment vont-ils s'organiser ? Jean est amoureux de Danielle, mais respecte en elle la femme de son meilleur ami.

Celui-ci est d'ailleurs un coureur, tout permet de supposer qu'il est en train de se divertir avec Alice, sur qui Jean ne se fait aucune illusion. Mais la jeune femme se plaît à jouer avec le feu, elle allume imprudemment le désir chez Jean, mais pour le rembarrer aussitôt : elle couchera seule derrière le rideau et lui devra se contenter d'une chaise.

Sur ces entrefaites, un personnage, qui se fait appeler Dédé-la-Matraque, fait irruption avec Lulu, son amie. Spécialisé dans les vols de voiture, il compte depuis deux jours un nouvel exploit à son actif, mais il croit avoir, cette fois, la gendarmerie à ses trousses et vient chercher asile, pour la nuit, dans cette demeure isolée. Il est armé et a le verbe haut. Il commencera par assommer le propriétaire et le transportera à la cave. Quant à Jean et Danielle, interloqués : interdiction absolue de sortir. Par mesure de sécurité, il les somme de lui remettre leurs vêtements et leur enjoint de coucher dans le même lit. Ainsi, c'est la fatalité bizarrement incarnée en la personne de ce malandrin, qui contraint Danielle à se donner à Jean.

GABRIEL MARCEL,
dans *Les Nouvelles Littéraires*.

ACTEUR et fils d'acteur, Michel André, fils de Marcel André, fait d'excellents débuts d'auteur dramatique, au théâtre Michel, avec *Un Coin tranquille*.

Bonne humeur, mouvement allègre, situations-surprises, rôles aimablement typés, gaillardise saine, jamais vulgaire, et les mots qui portent, sans être grossiers, simplement parce qu'ils sont placés à propos. C'est plus qu'il n'en faut pour broder pendant une soirée sur une trame légère et un peu folle, sans autre prétention que de nous distraire agréablement. Ce qui n'est pas déjà si facile, à voir combien l'essaient sans y parvenir.

DUSSANE,
dans *Samedi-Soir*.

IL paraît que Michel André frappa longtemps à la porte des théâtres avant de voir sa pièce acceptée et montée. Gageons que la prochaine fois on ne le fera pas attendre.

Le Coin tranquille est une comédie légère, pétillante, sans la moindre trace de vulgarité ; mise en scène par Christian Gérard, elle est jouée à vive allure par des comédiens qui ont l'air de s'amuser tout autant que le public ; elle rebondit avec souplesse, et Michel André a eu le rare talent de réussir son troisième acte après avoir jeté feu et flamme dans le premier.

Dans cette aventure, Robert Murzeau est étincelant d'esprit. Il a le calme souriant, la spontanéité, la prudence du célibataire qui a une horreur instinctive des ennuis et sent venir l'instant où il lui faudra bien, pour contenter la ravissante Jacqueline Jéhanneuf, affronter la jalousie de Jacques Erwin dont les effondrements pathétiques sont aussi comiques que la béatitude aveugle.

Lulu. Christiane Muller, fait preuve d'une désinvolture qu'elle exprime dans un style imagé. René Lacourt défend habilement le rôle très épisodique d'un fermier assez conventionnel. René Havard est un gangster délicieux et Alice, Françoise Soulié, laisse errer sur tout le spectacle le sourire tranquille de la jolie dactylo.

C. B.,
dans *Le Figaro*.

Comité de Direction } Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Imprimerie MOULLOT - MARSEILLE — Dépôt légal 2me trimestre 1954